

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA

VOL. IV -- No 6

Samedi, le 15 Mai 1897

VIN MARIANI.

Le plus efficace et le plus agréable des **TONIQUES** et des **STIMULANTS**

Rend la **SANTÉ**, la **FORCE**, l'**ÉNERGIE**, la **VITALITÉ**.



Vin Mariani est le tonique le plus actif que nous possédons et le seul qui n'échauffe pas. J'ai ordonné ce reconstituant magistral depuis 25 ans avec satisfaction, à moi-même et à mes patients.

Prof. CHAS FAUVEL, M. D., Paris, France.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,

Seuls Agents au Canada

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS
LE NUMERO

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS
Arts, Sciences, Voyages, Modes,
Humour, Sport
32 PAGES DE GRAVURES
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des
journaux illustrés du Canada.

ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25
Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL
Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt

138 1/2, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de

Draps,
Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes
pour un sirop plus agréa-
ble au goût et qui guérira la

TOUT,
LES
RHUMES

ASTHME,
plus rapi-
dement
que le



Marque de commerce
MENTHOL COUGH SYRUP
ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 16 Jan. 1893.
Roy et Boire Drug Co., Messieurs:—J'ai employé
avec succès votre **Menthol cough Syrup**,
dans deux cas de bronchite capil aire. C'est une
préparation qui s'ra sans doute approuvée par tous
les médecins qui en feront usage. Pour ma part je
le recommande hautement à toutes les personnes
souffrant d'affections des voies respiratoires.
J. E. A. Lanouette, M. D., M. C.

No 221 rue Laurel
En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :
25 cts la bouteille
R. BEAUGRAND et Cie.
AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA
222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

RELIURE

POUR LE

Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs
assorties, avec titre en or sur
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra R 60, 75c et \$1.
LE VOLUME

— DU —

“**Cyclorama Universel**”
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,
BUREAU: 22, RUE ST-GABRIEL,
MONTREAL.

PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLOPAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes:

Montre en Argent allemand valant \$3

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

FORMEZ DES CLUBS

Montre en Acier oxidé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES:— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

Un an - - \$2.50 6 mois - - \$1.25

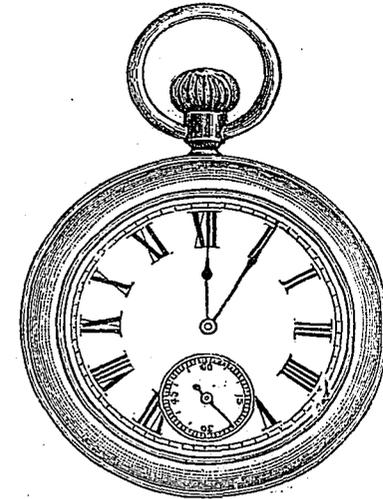
Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

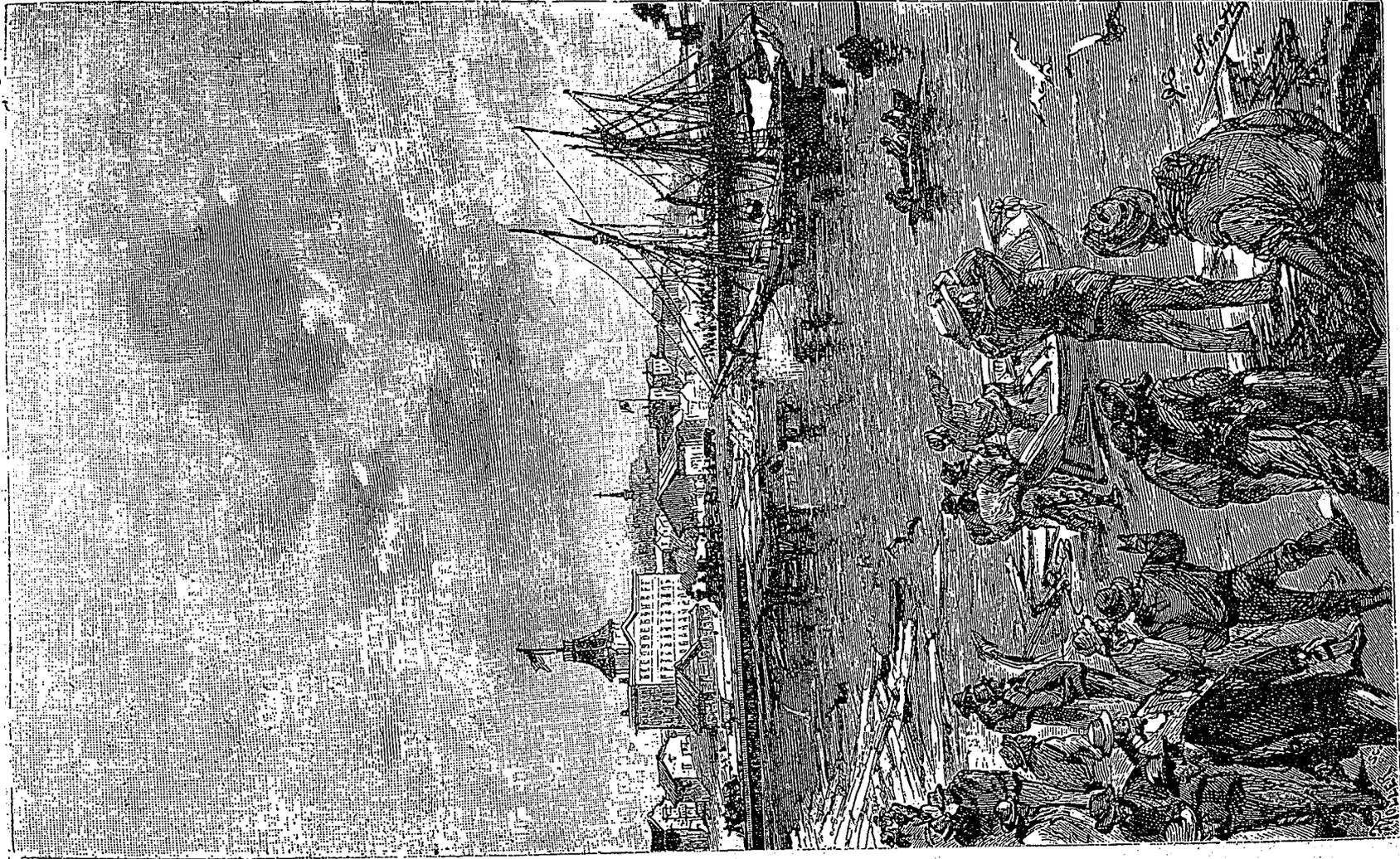
Adressez toute communication :

“**LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,**”
22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

ou à

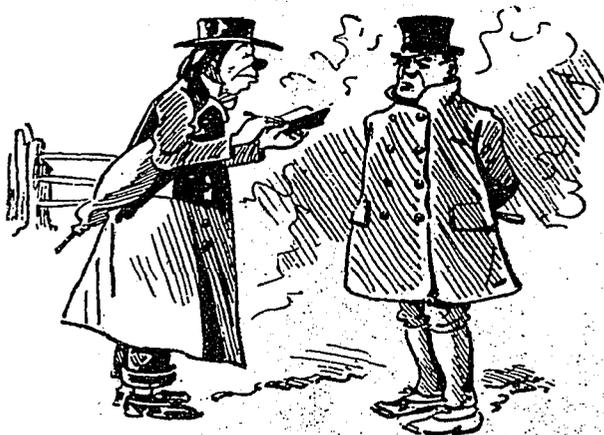
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Libraires-Editeurs,
256, rue Saint-Paul, Montréal.





NORD CONTRE SUD — JACKSONVILLE

UNE MAUVAISE RENCONTRE



— Mon ami, je vous demanderai de contribuer au fonds des affamés de l'Inde. Le monde est si charitable dans le voisinage que j'ai déjà reçu plus de \$13. ce matin.

L'horreur d'une guerre moderne et l'incertitude de son issue font plus désormais qu'aucun traité, pour conjurer un conflit armé.

BISMARCK.

En art militaire, la manie d'imitation est aussi intense que partout ailleurs et la mode aussi impérieuse.

ALBERT VANDAL.

Dans tous les ordres de la pensée où de l'activité humaine, c'est la puissance de l'imagination qui fait les grands hommes.

GASTON PARIS.

Il est des régions où la musique vient en pleine terre et d'autres où elle pousse en serre.

EUGÈNE DELACROIX

Il est un art de cacher sa pensée tout en parlant, et de la révéler tout en se taisant.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Il y a des gens si satisfaits de leur personne, qu'on regretterait vraiment de les détromper.

GYP.

La liberté de l'homme ne consiste guère qu'à choisir ou à accepter sa servitude.

La paix règnera dans le monde le jour où les intérêts et la passion en auront disparu, et ce sera la paix du cimetière.

G. M. VALTOUR.

Les voies de Dieu sont partout où l'on s'aime et où il y a de braves gens.

BJORNSTJERNE BJORNSON.

TROUVAIT LE CHIFFRE MALCHANCEUX



— Treize piastres ! Tonnerre... c'est un mauvais nombre... Levez les bras que je vois cela, où je vous envoie manger des poireaux par la racine.

J'EN REVIENS



Le campagnard—Où est dont l'autre côté de la route ?
Policeman—C'est par là, pas de doute.
Campagnard—Mais j'en reviens, saperlipopette !... et l'homme qui s'en va, me disait que c'était de ce côté-ci.

Madame—Les dames qui sont venues me demander ont-elles laissé des cartes ?

Servante—Elles le voulaient, madame, mais je leur ai dit que vous en aviez tout plein, et des plus belles que ça !...

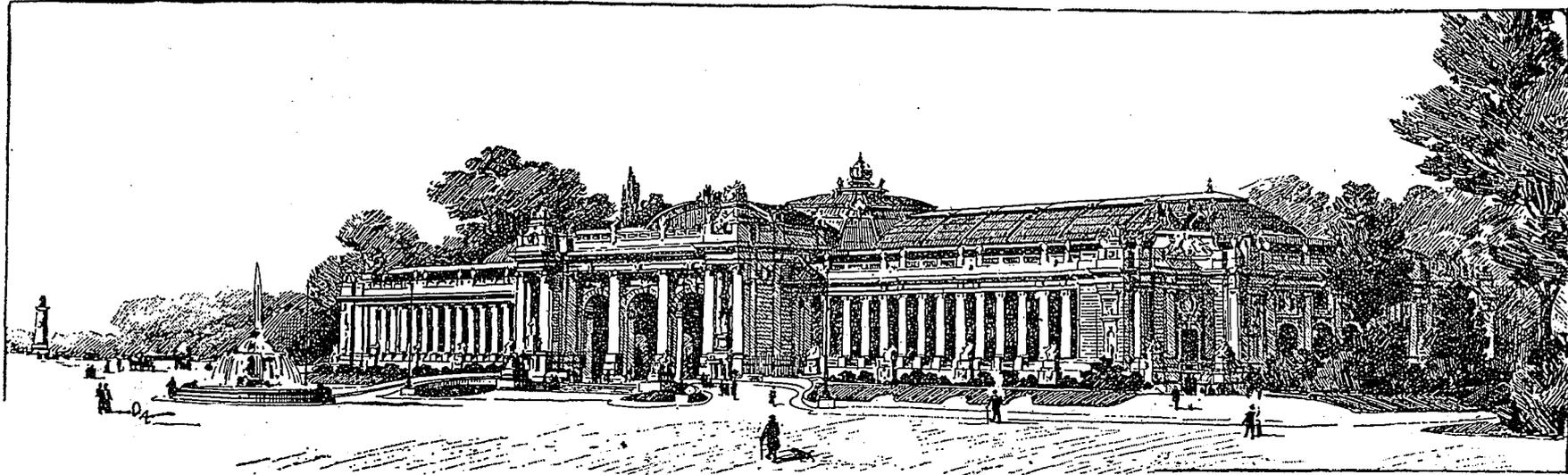
Le mal peut produire du bien, mais la platitude n'engendre que la platitude.

HENRICK IBSEN.

Vous serez convaincu

Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années, peu importe ; si vous suivez consciencieusement le traitement au **Baume Rhumal**, le célèbre spécifique français vous rendra la santé.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 A PARIS



FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS, SUR LA NOUVELLE AVENUE

LES NOUVEAUX PALAIS

Le plan d'ensemble des nouveaux palais des Champs-Élysées, à Paris, vient d'être approuvé par le ministre du commerce. Le premier coup de pic a été donné au vieux palais de l'industrie, ce fils d'une exposition, qu'une autre exposition condamne à disparaître. L'heure presse d'ailleurs et les trois années qui nous séparent de l'ouverture de l'exposition de 1900 suffiront à peine à l'édification, à l'aménagement et à la décoration de ce nouveau palais, qui aura 235 mètres (775' pieds) de façade sur la nouvelle avenue, 150 (500 pieds) sur l'avenue d'Antin et 195 (650 pieds) mètres de profondeur.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs la perspective de la façade principale du palais des Beaux-Arts. Cette façade comprend essentiellement un triple portique triomphal de chaque côté duquel court une colonnade. La conformation du périmètre

divise nécessairement ce Grand Palais en trois corps de bâtiments bien distincts.

Dans le premier, celui qui donne sur la nouvelle avenue, la grande nef du palais de l'Industrie, qui a rendu aux exposants de toute nature de si appréciables services, a été religieusement conservée ; seulement, au lieu d'être parallèle aux Champs-Élysées, elle leur sera presque perpendiculaire.

Tout autour, règne une galerie, large de 12 mètres, prenant jour sur la colonnade par de vastes baies et très éclairée sur les façades latérales. On s'en servira comme de promenoir ; on pourra également l'utiliser pour certaines expositions (ameublement, art décoratif, etc.) où de grands panneaux ne sont pas nécessaires. Cette galerie se prolonge dans la partie médiane du Palais, mais avec une largeur double ; puis elle reprend sa largeur primitive dans l'aile qui est bordée par l'avenue d'Antin.

Au-dessus d'elle, au premier étage, sont aménagées les salles destinées aux expositions de tableaux ; elles

sont éclairées par le haut.

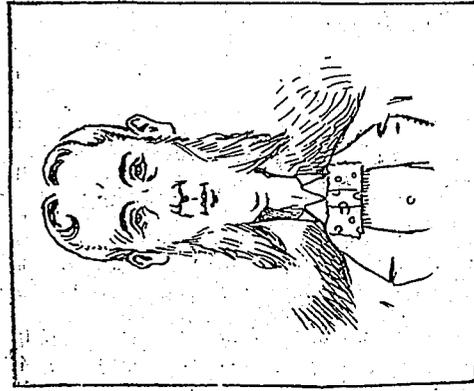
Sur la façade principale, les murs pleins du premier étage ferment la colonnade ; il y aura là d'importants panneaux dont la décoration pourra être l'un des attraits du futur Palais. On utilisera sans doute à cet effet les combinaisons de mosaïque déjà si heureusement appliquées par M. Girault à l'embellissement de la crypte de Pasteur, à l'Institut de la rue Dutot.

A la partie centrale, un escalier monumental, à double révolution, donnera accès au premier étage. La voûte qu'il formera, bien que très élevée, suffira à empêcher les visiteurs pénétrant dans le Palais par la porte d'honneur d'avoir l'impression que les deux corps de bâtiment principaux ne sont pas parallèles. C'est au premier étage de cette partie médiane que l'on se propose de disposer, suivant toutes les règles de l'acoustique, une vaste salle de concert.

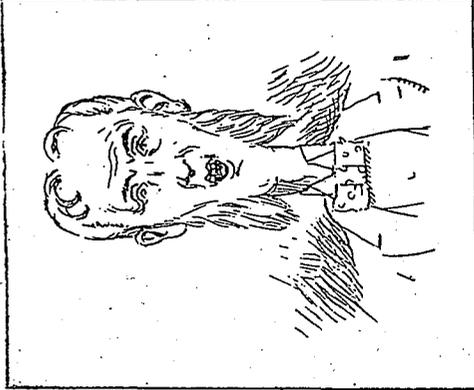
Enfin, dans l'aile de l'avenue d'Antin, seconde nef, de dimensions moins colossales, bien entendu, éclairée par une verrière en forme de dôme.

(continué page 147)

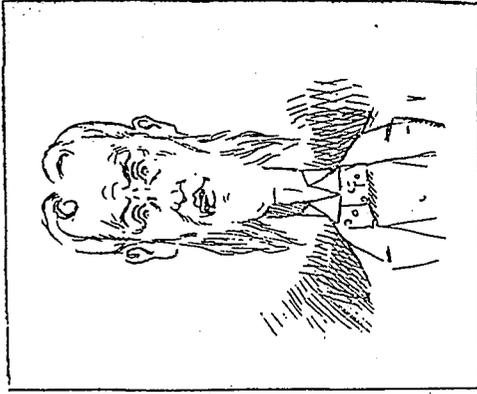
LE "TH" ANGLAIS



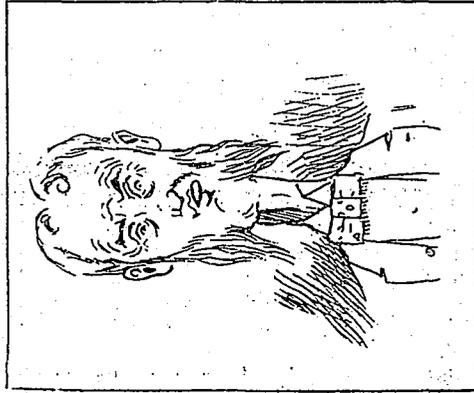
M. X. a la figure d'un parfait Anglais et il se décide à apprendre l'anglais...



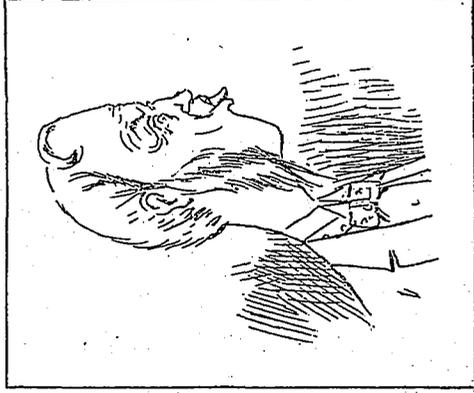
Mais il rencontre d'énormes difficultés dans la prononciation du "th" anglais.



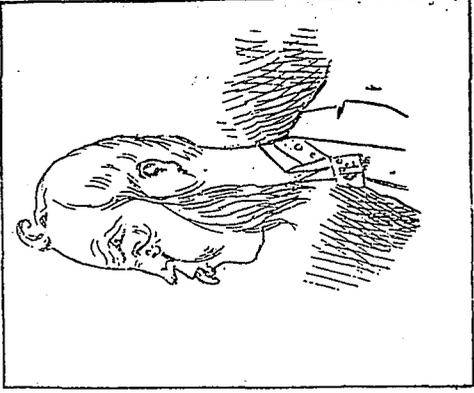
Il essaie par tous les moyens d'y arriver : il donne des coups de langue à droite.



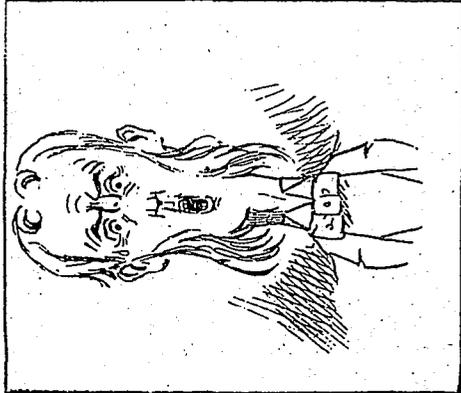
Puis à gauche, mais le "th" ne sort pas.



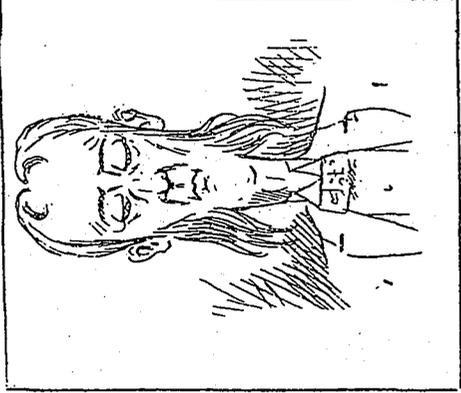
Il essaie en avant... Rien.



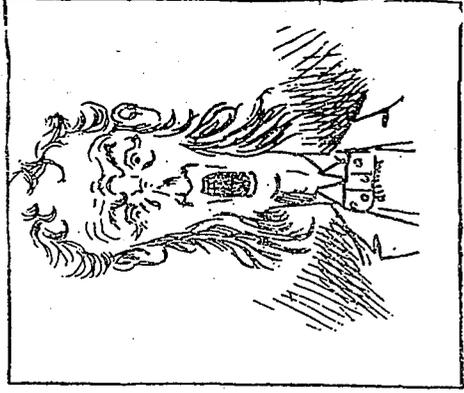
En soufflant fort... Non plus.



En ouvrant la bouche toute grande... Toujours rien.

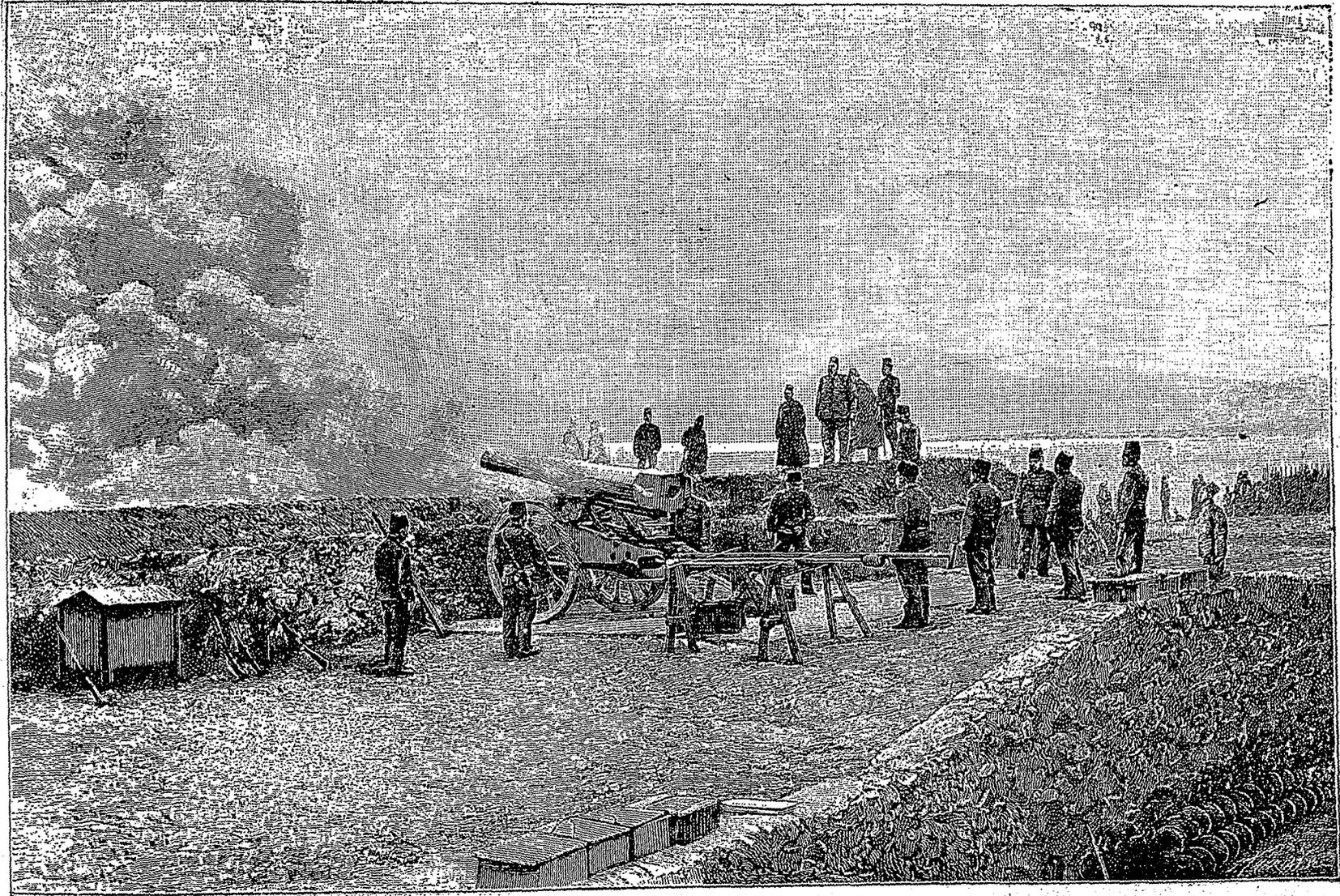


Finalement, M. X. perd l'espoir et se désole.



Mais, un jour, son dentiste lui ayant arraché une bonne dent au lieu d'une mauvaise, M. X. se mit à lancer des "nom d'un chien," des "chaumeau de dentiste," et, à son grand étonnement, ses ch n'étaient autres que les "th" anglais parfaitement réussis.

LA GUERRE GRECO-TURQUE



UNE BATTERIE D'ARTILLERIE TURQUE

A QUOI SERT DE PARLER



Passacarreau — Qu'est-ce que tu ferais, Mousseux, si tu étais comme le chameau, obligé d'aller une semaine sans boire ?

Mousseux — J'aurais la bienheureuse bosse, cher ami, et avec ça, je roulerais ma boule, eh ! eh eh ! eh !

Madame — Mais il me semble que vous demandez trop cher, surtout quand vous admettez ne pas être bien au courant de l'ouvrage.

Brigide — C'est en quoi, madame ; c'est bien plus difficile de faire ce qu'on ne sait pas.

La vraie démocratie est celle qui permet à chaque individu de donner son maximum d'efforts.

L. PASTEUR.

Un peu d'attention ne nuit pas

Quand la toux, chez un malade, se reproduit sous l'influence du plus léger froid, de l'humidité, de l'air vif, il est sage et prudent de prendre immédiatement du **Baume Rhumal**. Les magnifiques résultats obtenus par l'emploi de ce merveilleux spécifique français le recommandent à l'attention des malades.

— Fâché, ma chère, de rentrer si tard. J'ai été retenu en affaire avec M. Beuparlant toute la soirée, dit le mari.

— Oui, mon cher, M. Beuparlant est venu ici à neuf heures et il t'a attendu près de deux heures, répond la femme.

— Aimez-vous le chou ?

— Je ne me rappelle pas d'en avoir mangé ; mais j'ai dû en fumer, parfois, je le crains.

Les Anglais commencent toujours leurs colonies par une banque, les Espagnols par une église, et les Français par un café-concert.

ARNOULD GALOPIN.

PERDU AU CASINO



Mlle Linotte — J'arrive de Monte-Carlo.

M. du Barreau — J'espère que vous n'y avez pas laissé votre cœur, au moins ?

Mlle Linotte — O ! quelque chose de plus important... ma bourse !

C'ÉTAIT SON CONFRÈRE



Le juge — Que fait ton père, mon garçon ?

— Oh ! il suit la même profession que vous, votre honneur ; il est policeman.

Dans un moment d'insomnie — Je voudrais avoir un fusil sous la main : ce chat croit évidemment qu'il peut chanter.

La femme — Probablement ; il a mangé notre canari, ce matin.

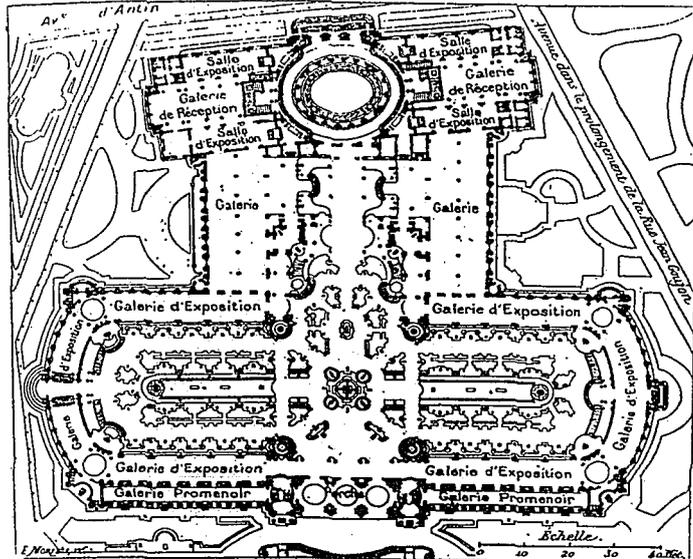
L'amie commune — C'est vraiment affligeant, ma chère, de voir la manière dont vous vous querellez et dont vous vous traitez, toi et ton mari. Je m'étonne que tu ne te séparas pas de lui.

La femme maltraitée — Quoi ! m'en aller et la laisser tout seul à faire comme il voudra ? Pas moi... .

Mad Voisine — Votre mari est un inventeur, je crois ?

Mad Parlette — Oui ; et quelques-uns de ses inventions sont en usage par toute la ville : ses excuses pour rentrer tard le soir, par exemple.

PALAIS DES BEAUX-ARTS



PLAN DU REZ-DE CHAUSSEE

Des escaliers latéraux et des ascenseurs assureront l'accès du premier étage. Le soubassement de la colonnade a été aménagé comme dépôt de matériel. Des écuries, destinées aux concurrents du Concours hippique, ont été prévues du côté de l'avenue d'Antin.

La combinaison du triple portique de la façade principale a été adoptée, entre autres raisons, parce qu'elle assurera au Grand Palais un caractère nettement différent de celui du Petit Palais, dont le portique unique est vraiment monumental, étant donné surtout la légèreté pleine de grâce du reste de l'édifice.

Pour obtenir une impression aussi grandiose avec un seul dôme, au Grand Palais, il aurait fallu ériger un bâtiment très haut, tout au moins dans la partie centrale de sa façade, et, à son tour, le Petit Palais aurait peut-être été écrasé par ce voisinage. On s'est, au contraire, efforcé d'échapper à ce dernier inconvénient en maintenant le Grand Palais à une hauteur des plus modestes, comparativement à ses vastes proportions, et il est sensiblement plus bas que le palais de l'Industrie.

Quant au Petit Palais, il se compose essentiellement d'un vaste portique, surmonté d'un dôme et placé au centre d'une colonnade vitrée qui occupe toute la façade principale. Cette colonnade servira de galerie; elle est terminée par deux avant-corps qui seront utilisés comme salles d'exposition; les façades latérales, éclairent également des galeries. La façade postérieure comporte une seconde entrée dans l'axe de l'entrée principale, et qui s'ouvre sur un long et vaste vestibule.

Aux angles, les escaliers qui conduisent au premier étage, tout entier consacré à des salles et à des galeries d'exposition. Enfin, le centre du monument est occupé par une cour, bordée d'une colonnade en forme d'hémicycle.

Les colonnades du Grand Palais et du petit Palais, toutes deux sensiblement à même niveau du sol, formeront, en dépit des inévitables disproportions qui doivent exister entre deux édifices d'importance aussi différente, un ensemble véritablement harmonieux. Leurs façades latérales étant masquées par des massifs de verdure, on n'apercevra des Champs-Élysées que leur perspective ou gracieuse ou imposante, avec, comme fond de décor, par delà la Seine, le dôme d'or des Invalides.

—Oui, Mlle Vigilante, dit le jeune homme en se laissant choir dans le fauteuil qu'elle lui avançait, après mon séjour à la campagne, je me sens un tout autre être.

—Oh! quel heureux changement, murmura-t-elle, en enthousiaste.

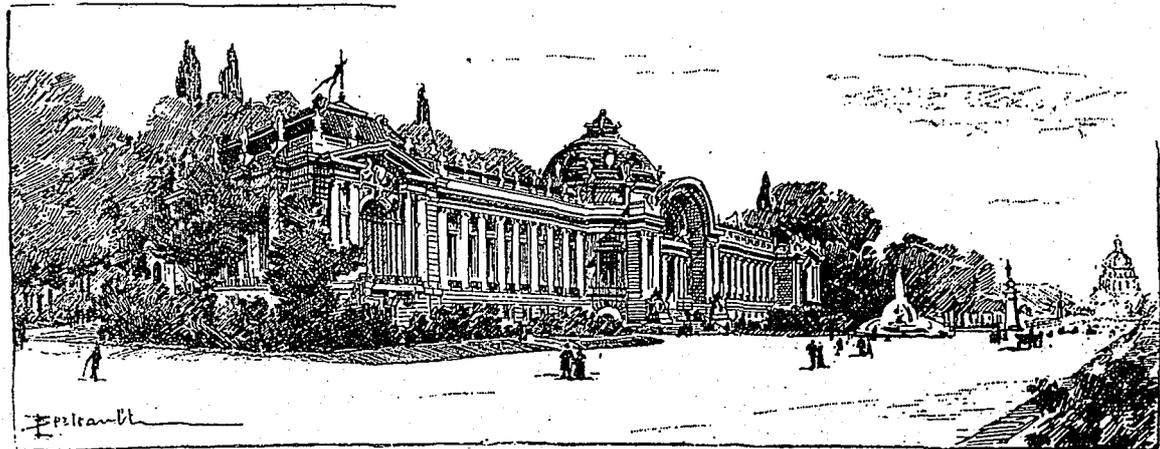
Une femme peut être aussi franche que l'acier; mais n'oublie pas, mon garçon, que l'acier est parfois trop trempé.

—Tout le monde dit que ma fille a ma beauté. Qu'en dites-vous?

—Que ce n'était pas gentil de sa part de vous l'enlever.

Manies ridicules ou pratiques funestes, rien ne les propage comme l'éclat des campagnes menées contre elles.

G.-M. VALTOUR.



EXPOSITION DE 1900 A PARIS — LE PETIT PALAIS

1837 - 1897



Esther—Mais, Estelle, de grâce...

Estelle—De sa gracieuse Majesté plutôt; c'est une toilette à la mode, genre époque du couronnement, et cela va faire fureur cette année.

Esther—Oui, fureur est peut-être le mot.

Dans une ville des Etats-Unis.

Résident — Vous songez à commencer les affaires, hein ? Il me semble que vous êtes un peu jeune pour un médecin de famille.

Jeune docteur — Oui, mais... pour commencer... je ne soignerai que les enfants.

Quand une maladie est à la mode, il est bien difficile à une femme de ne pas la prendre.

EMMANUEL ARÈNE.

La gloire ! Les malins en ont la monnaie, qui s'appelle le bruit ; les naïfs en ont les épines.

JULES CLARETTE.

A la correctionnelle :

— Bien, après que le témoin vous eût donné ce coup de poing, qu'est-il arrivé, demanda l'avocat.

— Il m'en a donné un troisième, répondit le prisonnier.

— Vous voulez dire un deuxième ?

— Non ! monsieur, je lui avais appliqué le deuxième.

Le bohème — Et comment vont les choses pour toi ?
L'auteur — Bien ; j'ai en main tout le matériel d'un joli roman.

— Tu es heureux.

— Oui ; tout ce que j'ai besoin maintenant, c'est le matériel d'un nouveau pantalon.

Je n'attends rien du temps pour la perfection du langage...

JOSEPH BERTRAND.

CES MERVEILLEUX RAYONS X



M. Beauparlant—Pouvez-vous me voir la cervelle ?
Mlle Rieuse—Pas très bien... mais êtes-vous sûr d'en avoir ?...

POURQUOI S'ARRÊTER LÀ



— Oui, cher ami, j'ai été obligé de prendre le grand deuil et de me mettre en noir des pieds à la tête.

— Ah ! oui ; mais pourquoi es-tu arrêté court au nez ?....

Il faut essayer celui-là

Votre rhume persiste, dites-vous, malgré les remèdes nombreux que vous avez essayés. Prenez du **Baume Rhumal** ; celui-là vous guérira rapidement.

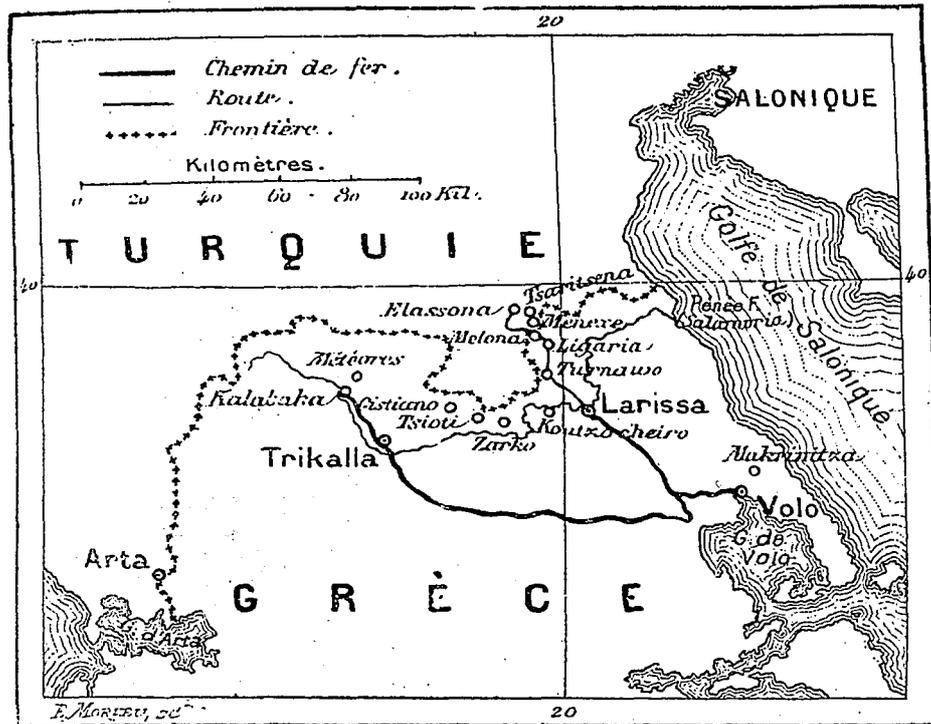
Seulement 25 cents les 16 doses.

La misanthropie n'est souvent qu'une préférence que nous nous donnons sur nos semblables.

H. CHANTAVOINE.

On a soif de surnaturel ; ceux qui ne croient plus aux dogmes s'adonnent aux pratiques de la magie.

Mme CLÉMENCE ROYER.



FRONTIÈRE GRÉCO-TURQUE

LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

SUR LA FRONTIÈRE DE THESSALIE

La région de la frontière gréco-turque de Macédoine est un pays de plaines fertiles et de rudes montagnes. Cette province est rattachée à la Grèce depuis 1881 seulement. Volo est le port de cette région et c'est par là que passent toutes les troupes qui viennent de la Grèce propre et de l'île d'Eubée.

Volo apparaît au matin, toute blanche, adossée à la muraille sombre du Pélion, où s'étagent vingt-quatre villages, célèbres dans les légendes héroïques : même au temps de la puissance turque, ils formaient une sorte de confédération républicaine et ne permettaient pas que le collecteur d'impôts vint recouvrer chez eux les taxes dues au gouvernement de Stamboul. Tout au plus consentaient-ils à les aller porter à Volo ou à Halmyro.

En 1878, il y eut là, sur les crêtes du Pélion, des combats terribles et du quai de Volo, les habitants montrent à l'étranger de passage, près du village de Makrinitza, les roches nues, d'où les paysans péliotes firent dévaler, à coups de fusils et à coups de pierre, un millier de soldats turcs. Maintenant les hauts villages, cachés entre les arbres à fruit, offre de fraîches résidences d'été aux Voliotes du bas pays. Volo même semble devoir devenir un port extrêmement riche : ce n'est pas une ville morte, endormie dans sa gloire historique ; les blés de Thessalie s'entassent dans ses entrepôts neufs et partout des maisons en construction annoncent un développement plus grand encore de la prospérité actuelle.

Mais les troupes ne font que passer ici. C'est à la frontière qu'il faut les suivre. Le quartier général est établi à Larissa, ville triste, qui garde encore quelque chose de de l'aspect délabré qu'ont toutes les villes soumises à la domination ottomane : elle ne diffère pas sensiblement, comme physionomie, des maisons et des rues d'Andrinople ou d'Angora. Un certain nombre de Turcs y sont demeurés après l'annexion ; ils jouissent d'une parfaite tranquillité et sont même représentés à la chambre par un député de leur religion, très philhellène, qui a fait distribuer deux cents fusils aux volontaires macédoniens.

De Larissa à la frontière, il y a environ trois heures de cheval en passant par Turnavo, le dernier bourg important avant la frontière.

M. Pierre Quillard, qui a visité cette partie de la Grèce en mars dernier, s'exprime ainsi dans sa relation :

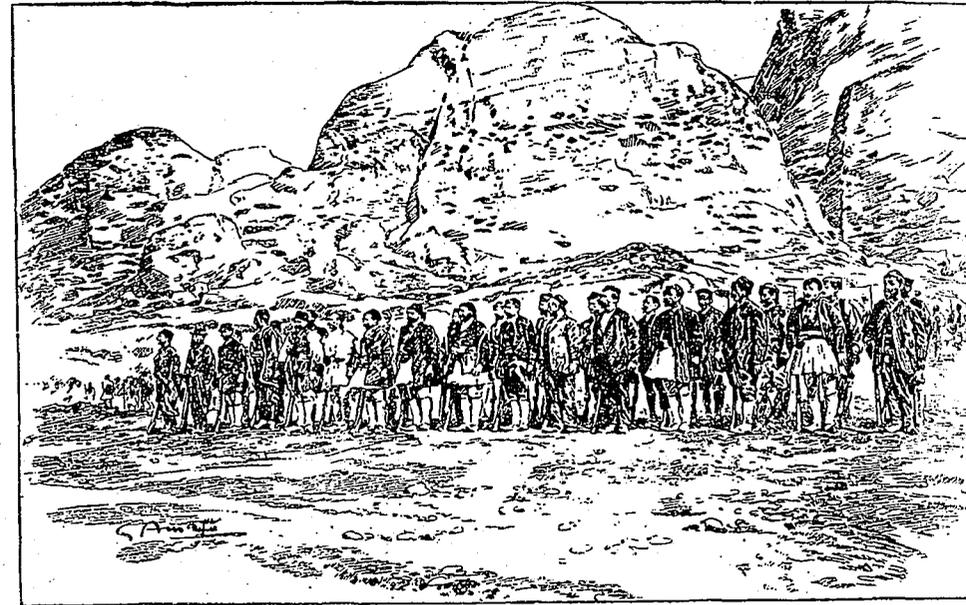
« Chez le commandant de place, Alexandros Alexandrou, homme fort énergique, qui se battit en 1870 à l'armée de la Loire, et fut justement décoré après la guerre, j'ai rencontré trois chefs populaires dans le pays : Lizis Lipiniotis, S. Barbarus Velalas et



CAMPMENT D'EVZONES A LIGARIA



POSTE TURC A MELONA



RÉSERVISTES GRECS A KALABAKA

Nicolaos Bélas. Ils ont été de toutes les campagnes et de toutes les insurrections ; chez eux le sentiment du point d'honneur est porté à l'extrême, et quand ils ont décidé d'agir "ce sont de vrais loups". Aujourd'hui, le commandant Alexandrou a beaucoup de peines à les empêcher de tenter de tragiques aventures.

"La surexcitation des insurgés macédoniens n'est guère plus grande d'ailleurs que celle des troupes elles-mêmes ; aux avant-postes de Ligaria et de Melona, à 40 mètres des soldats turcs, les *evzones* chantent et dansent ou s'exercent à lancer de grosses pierres en guise de disque, dans l'espoir de combats prochains. Ce sont des hommes superbes, qui ont conservé l'ancien costume hellène, la tunique à jupe de fustanelle, les guêtres de laine blanche et les *tsaroukia*, les chaussures à pointe recourbée, ornées d'un pompon noir ; entraînés à la marche en montagne, nés dans le pays même qu'ils défendent, du col de Melona ils regardent passionnément

les belles plaines de Macédoine, la ville d'Elassona, la route de Monastir et de Salonique. Ils regardent et dansent le "tsamiko" avec leurs officiers, une danse lente et grave, accompagnée d'une mélodie gutturale presque triste.

"En face, les soldats turcs sont tapis dans une misérable hutte. Je vais rendre visite au chef de poste, qui n'approche qu'après de longs pourparlers et consent difficilement à me laisser pénétrer chez lui ; le malheureux est couvert d'une tunique en loques ; il se distingue de ses hommes par le fait de porter des pantoufles, tandis que les simples soldats sont pieds nus ou peu s'en faut ; car leurs pitoyables chaussures ne tiennent plus que par des prodiges de rapetassage. Pour lui donner un peu de joie, au prix d'un léger mensonge, je lui promets de le recommander au ministre de la guerre quand j'irai à Constantinople ; le pauvre diable sourit et me fait dire quand je le quitte, de bien songer à ma pro-

messe. Celui-là demeure fidèle ; il n'a pas touché de solde depuis plusieurs mois et il se fera tuer tranquillement, avec une résignation ennuyée. D'autres moins endurants désertent, et presque tous les jours il en arrive à Larissa, tout émerveillés de voir une armée où on nourrit les soldats.

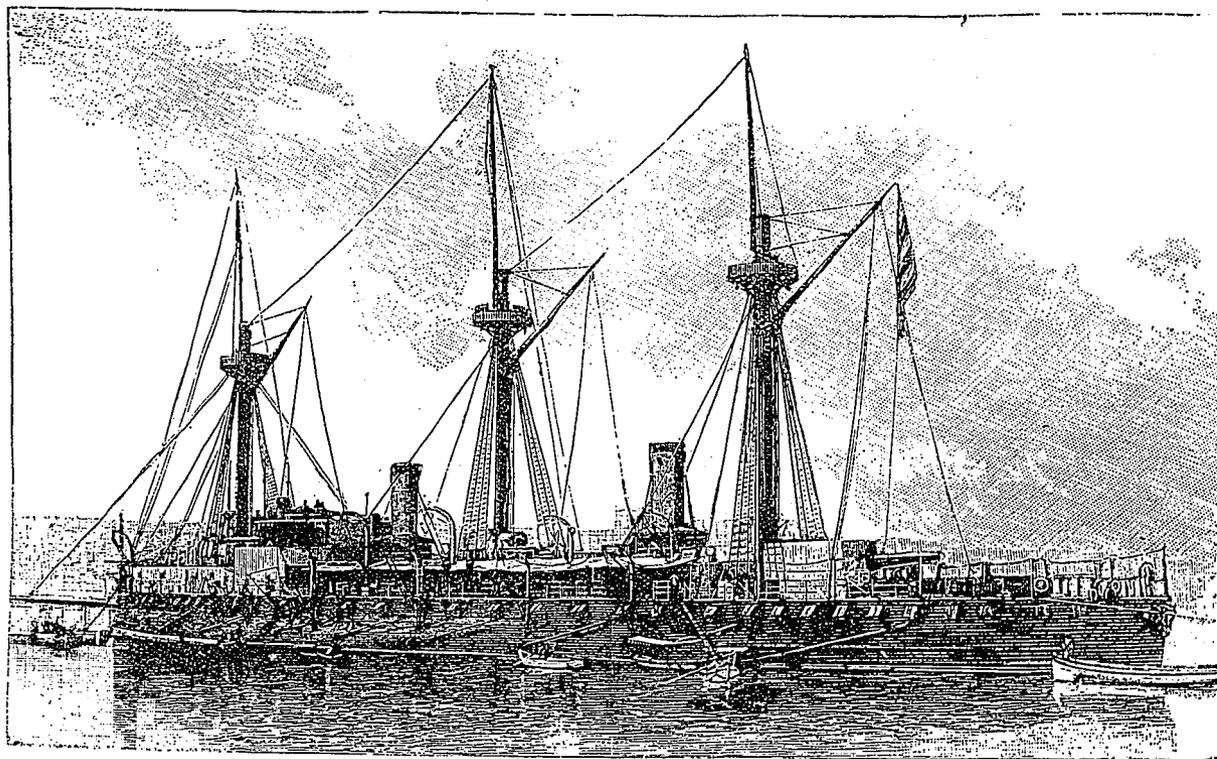
"Le même contraste se retrouve sur toute la ligne des frontières que j'ai suivie jusqu'à Trikala ; les soldats turcs semblent las et découragés, les soldats grecs au contraire montrent partout le même entrain. A Trikala comme à Larissa, la ville est envahie par eux. Mais là s'arrête la ressemblance, Trikala comme Volo est en plein développement et a détourné à son profit une partie du commerce et de l'industrie de l'Epire. Depuis quinze ans, la population s'est accrue de 10,000 à 20,000 âmes, sans compter les 5 ou 6,000 bergers vlaques qui vivent en ville seulement l'hiver.

“ Les Vlaques, fort nombreux dans la région, sont ici tout à fait incorporés à l'hellénisme ; cependant le type même de la race, où se mêlent étrangement les apparences latines et les apparences slaves, les distinguerait encore à première vue des Grecs purs, si le costume des femmes n'ajoutait aux différences : elles portent les jours de semaine les jupons et les chemises de toiles brodés de laine multicolore, qui égaient les yeux en Roumanie, et, pour les fêtes, elles revêtent le *satamarka*, le corsage de velours enrichi de sequins d'or, et s'enveloppent la tête dans la *bolia* de fine toile blanche.

“ En ce moment, la coquetterie même est oubliée et toutes les pensées ne sont que pour la guerre future et les guerres d'autrefois. Dans le préfet de la ville, personnage pacifique par définition, je trouve un survivant de la grande insurrection crétoise qui dura trois ans, de 1866 à 1869, et il va me chercher, tout ému, une photographie de Gustave Flourens où est inscrit cette dédicace : “ A mon frère, à mon compagnon d'armes.” Le vieillard parle avec force de la violence faite par l'Europe à son peuple : “ Nous représentons le droit et la justice ; on nous attache les mains ; mais nous combattons avec les dents.”

“ Le lendemain je visitais le couvent d'Agios Stefanos, sur les rochers des Météores. Les moines paraissent bien éloignés du monde, dans cette extraordinaire région des Météores ; ils vivent au sommet de roches prodigieuses où l'on n'accède que par des échelles de vertige, ou mieux hissé dans un filet à quelques centaines de mètres de hauteur jusqu'aux monastères, très froids en hiver, torrides en été. Autrefois, les *pappas* d'Agios Varlaam et d'Agia Trias fusillaient au passage les Turcs qui se hasardaient dans les défilés, entre les parois verticales de pierre grise, tantôt unies comme des miroirs, tantôt creusées de larges alvéoles, près des monstrueux monolithes qui prennent des aspects de bêtes chimériques, de pieuvres énormes déployant leurs tentacules, de terribles éléphants accroupis sur leurs genoux ployés.

“ Les moines, insensibles par habitude à ces farouches caprices de la nature, ne pensent guère non plus à la contemplation sereine. Quand les *simandres* de fer ou de bois, frappées rythmiquement par les marteaux, les invitent à la prière de leur voix plus mélancolique encore que le son des cloches, ils sont distraits des liturgies de carême par des appels de clairon et de leurs aires lointaines, ils voient manœuvrer, à Kalabaka, les réservistes arrivés de la veille et les troupes déjà-habillées et prêtes à marcher au premier signal.”



“ L'HYDRA, ” CUIRASSÉ DE LA MARINE GRECQUE

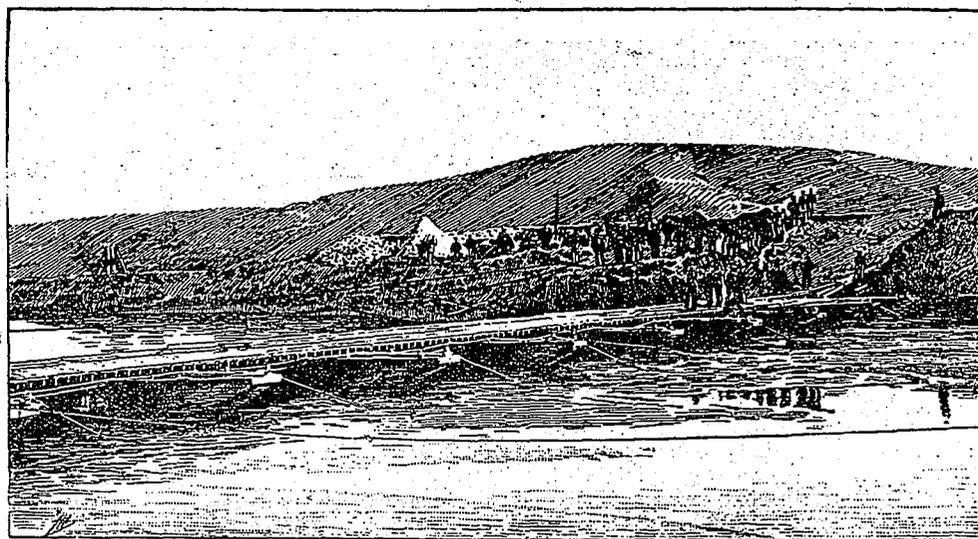
UN CUIRASSÉ DE L'ESCADRE GRECQUE

Notre gravure représente l'un des vaisseaux de l'escadre grecque, l'*Hydra*, construite en France en 1889. C'est un cuirassé tout en acier, à éperon, fortement protégé par des plaques de 30 c/m d'épaisseur. Il mesure

105 mètres (345 pieds) de long sur 16 de large et déplace 4,900 tonnes ; sa vitesse dépasse un peu 17 nœuds et ses machines développent une force totale d'environ 7,000 chevaux.



JERUSALEM — PORTAIL DE L'ÉGLISE LATINE A NAPLOUSE



PONT DE BATEAUX SUR LE PÉNÉE, CONSTRUIT PAR LES PONTONNIERS GRECS

Paul. — Ainsi, madame, vous avez ressenti l'amour à première vue ?

Mme Lajoie. — Oui, vraiment, je suis tombée follement amoureuse de mon cher mari dès l'instant où je jetai mes regards sur lui.

Je m'en souviens aussi distinctement que si c'était hier.

Je me promenais avec papa sur la jetée de Dunkerque quand soudain il s'arrêta et, me désignant celui qui fut mon mari du doigt, il me dit :

— Regarde, ma chère, voilà un homme qui est riche à plusieurs millions.

Gontran. — Je déteste un ami qui veut me dominer.

Guy. — Qui donc a eu cette idée ?

Gontran. — Gaston : Il a emprunté mes habits de soirée.

Guy. — C'est un peu sans gêne.

Gontran. — Cela n'est rien. Mais il demandait aussi mon parapluie ; je lui observai que j'en aurais besoin, il l'a pris tout de même.

Guy. — Comment cela.

Gontran. — Il a pris son air le plus digne : très bien ! faites à votre guise, ma-t-il dit ; mais c'est pour abriter vos effets et non moi que je demandais le parapluie.

Une Erreur :

Monsieur (ouvrant la porte de la rue). — Emma, voici la fille qui apporte les légumes.

Madame. — Voyons, ne fais donc pas le sot. C'est mon chapeau que j'ai commandé hier.



WILLIAM HARVEY

Le célèbre physiologiste anglais qui découvrit la circulation du sang, naquit à Folkestone le 2 avril 1578, et mourut à Londres le 3 juin 1658.

Après de longues et patientes recherches, il publia, à Francfort, l'ouvrage immortel dans lequel il exposait sa théorie sur les mouvements du cœur et la circulation.

Cette théorie fut longtemps combattue par les contemporains, mais Harvey eut la suprême consolation, avant de mourir, de la voir universellement admise et répandue.

Morale fin de siècle :

L'homme et la femme ne sont pas égaux devant la loi. C'est une intolérable injustice. Ainsi une femme se promène avec des vêtements masculins et on l'admire, mais qu'un homme emprunte des vêtements féminins et on... le mène au poste.

Jacques.—Madeleine voudrait savoir pourquoi vous fuyez sa société, maintenant ?

Jean.—Eh bien, la vérité, c'est que je suis ruiné !

Un jeune homme fut surpris trichant aux cartes, et ses compagnons de jeu, un peu vifs sans doute, le prirent à bras le corps et le jetèrent par la fenêtre. C'était d'un premier étage.

Relevé par un ami et tout contusionné, il demanda en balbutiant :

— Dans ces circonstances, que me conseillez-vous de faire ?

— De ne plus jouer aux cartes... excepté au rez de chaussée.

Le père (nouvellement papa.)—Qu'a donc cet enfant à crier comme cela ?

La mère.—C'est que je lui ai dit qu'il te ressemblait.

—Tenez, mon ami, disait un passant charitable, à un pauvre, voici deux sous pour vous. Et surtout n'allez pas vous livrer à de folles orgies.



NORD CONTRE SUD — MILICE DE CHARLESTOWN, ÉTATS DU SUD

Cette gravure des volontaires de Charlestown est la reproduction d'un croquis du temps (1861), pris sur nature. Les costumes sont d'une grande exactitude; ils sont aussi d'une grande variété. Il en était de même à l'époque dans chaque ville des États-Unis.

"Cela tient, dit une chronique du temps, à ce que la milice est divisée en quelque sorte en petites nationalités dans lesquelles vient se ranger chaque habitant, d'après son origine; c'est ainsi que le Français porte l'uniforme du soldat de la ligne avec le nom de *Lafayette's Guards*, que l'Allemand porte celui de hongrois ou de grenadiers

prussiens; que l'Écossais porte celui de Highlander, et ainsi de suite. C'est d'un effet assez curieux."

Quant à la vente des esclaves, partout cette triste cérémonie se passait de la même manière: quelques affiches placardées dans les rues, quelques annonces insérées dans les journaux; puis, au jour de la vente, l'encanteur (crieur) arborait à la porte de son office le drapeau rouge, sinistre enseigne de ces hideux marchés.

À l'heure dite, la *marchandise* était exhibée; le ven-

deur en faisait l'éloge; quelquefois c'était le nègre lui-même qui énumérait ses propres qualités; car l'esclavage avait tellement ruiné l'être moral en lui, qu'il mettait parfois tout son orgueil à être bien vendu, afin de pouvoir se targuer, auprès d'autres nègres, d'avoir été acheté plus cher qu'eux.

Les amateurs se présentaient alors; le nègre ou la négresse était examiné en détail; on lui regardait les yeux, les dents, comme au cheval, puis on enchérissait, et la marchandise était adjugée! Le prix d'un nègre variait de 50 à \$3,000.

JERUSALEM

SOUVENIR

D'un Voyage en Terre Sainte

CHAPITRE VI

(suite)

De cette chambre on se rend dans une petite mosquée, qui n'a rien de remarquable ; mais on y voit çà et là des fragments de marbre et de porphyre, provenant peut-être des temps d'Achab et d'Hérode, et qui auront servi aux chevaliers de Saint Jean dans la construction de leur église.

Du milieu de ces ruines, du haut du Someron (ou Samarie), on jouit d'une vue admirable, qui s'étend sur les collines et les vallées fertiles de la Samarie. Ce plateau est à 926 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Le village, qu'on nomme aujourd'hui Sébaste, n'est qu'un misérable amas de cabanes construites de boue et de décombres. Les débris de Samarie gisent en grande partie sur le penchant des collines.

Mais au fond de la vallée, on trouve des blocs de marbre et de pierre. Toutes les hauteurs qui couronnent cette ancienne capitale des rois d'Israël ont été souillées par les idoles de Baal. On comprend que la voix des prophètes se soit élevée contre cette ville enivrée de son opulence, qui disait dans son orgueil : "Je serai reine à moi-même, et je me ferai des dieux qui ne parlent ni n'entendent." Dieu, pour la châtier, permit que Salmanazar, fondeur sur elle et emmène ses habitants ; il établit dans ses murs les Assyriens, qui deviennent les Samaritains du temps de Jésus-Christ.

VII

NAPLOUSE

Après la courte halte à Sébaste, la caravane dirige sa marche vers Naplouse, l'ancienne Sichem.

Nous trouvons un pays cultivé : partout du blé, partout des laboureurs, même sur les plus hautes cimes. Ils sont vêtus de la longue tunique blanche, et aiguillonnent leurs bœufs, qui traînent la charrue ; cette charrue est si légère, que l'homme au retour la porte sur l'épaule : c'est une longue dent de fer, perpendiculairement plantée dans un timon. Voilà qui indique assez la légèreté du sol de ce pays.

Les paysans ne sont pas misérables ici : ils possèdent, nous dit-on, chacun un morceau de terre.

Nous rencontrons des groupes d'Arabes : les hommes, enveloppés de la tunique de laine à raies éclatantes, la barbe longue, l'air grave ; les femmes, drapées, à visage découvert sous leurs voiles blancs, les cheveux ornés de bandelettes, de petites pièces de monnaie, qui encadrent merveilleusement leurs figures d'un ovale pur. Elles sont sveltes ; elles ont de grands yeux veloutés et des sourcils parfaitement arqués, le nez droit et une bouche gracieuse ; enfin, leurs traits fins ont un caractère de distinction.

Nous approchons de la vallée de Sichem, qui s'étend entre deux montagnes : l'une est Hébal, couverte de cactus jusqu'au sommet ; l'autre, c'est Garizim. Un véritable Eden s'ouvre entre Naplouse et le mont Hébal. L'ancienne Sichem (Naplouse), toute parsemée de bouquets d'arbres, s'appuie contre le mont Garizim. Ses minarets, ses mosquées, ses élégants palmiers, brillent au soleil.

Nous passons par un bois d'oliviers, dont les troncs vermoulus attestent un grand âge : ils ont peut-être vu le Sauveur et les armées des croisés. Le sol se cache sous des bois de grenadiers, d'orangers, de mûriers. Plusieurs ruisseaux limpides coulent en bondissant le long de la route.

Nos tentes sont dressées près de la ville, à l'endroit où campa jadis Abraham. La population musulmane est échelonnée sur les hauteurs : notre caravane passe au milieu de deux haies de curieux aux brillants costumes, appartenant à la classe opulente de la cité. Ils ont l'air hautain, arrogant : on ne nous étourdit point les oreilles en demandant *bakchiche*.

Naplouse est à peu près la seule ville où l'on retrouve des Samaritains : ils habitent le faubourg oriental, et adorent toujours sur le mont Garizim.

Nous ne pouvons nous empêcher de dire ici quelques mots de la secte des Samaritains. Elle descend des peuples idolâtres que les rois d'Assyrie envoyèrent des rives de l'Euphrate pour repeupler et garder la Samarie,

dont les habitants avaient été emmenés en captivité par Salmanazar. (IV Rois, xvii, 24.) Un des prêtres juifs, ayant été envoyé à Béthel, leur apprit à honorer le Seigneur.

Flavius Josèphe raconte comment, sous le règne de Darius, se consuma le schisme religieux d'un grand nombre de Juifs, et à quelle occasion l'on bâtit, sur le mont Garizim, un temple rival de celui de Jérusalem.

Nous voyons dans le Deutéronome que Moïse avait ordonné aux enfants d'Israël d'élever un autel au Seigneur sur le mont Hébal, quand ils seraient en possession de la Terre promise, et de renouveler en ce lieu l'alliance qu'ils avaient faite avec Dieu.

Après la prise de Haï, Josué conduisit le peuple d'Israël à Sichem (Naplouse), pour accomplir tout ce qui avait été prescrit. Un autel de pierres non polies fut dressé sur le mont Hébal ; la loi de Moïse fut gravée sur ces pierres, et Josué offrit des holocaustes et des sacrifices pacifiques.

Les Samaritains, d'accord en cela avec leur Pentateuque, prétendent que l'autel fut construit sur le Garizim, et non sur l'Hébal ; ils accusent les Juifs d'avoir altéré sur ce point le texte sacré. Les monts Hébal et Garizim ne sont éloignés l'un de l'autre que de 1200 pas ; ils ont tous les deux une égale hauteur (2500 pieds).

Cette admirable vallée, qui s'étend entre les deux montagnes et au centre de la Palestine, convenait admirablement à cette cérémonie. Avant qu'on y bâtit une ville, elle était occupée par une forêt de térébinthes.

Ce pays occupe une place importante dans l'histoire sacrée. Après la captivité de Babylone, les Samaritains offrirent aux Juifs de les aider à rebâtir le temple de Jérusalem ; mais ceux-ci repoussèrent dédaigneusement leurs offres, et refusèrent même de les reconnaître pour enfants d'Abraham. (I Esdras, iv.)

Ce refus fut l'origine de la haine qui a existé toujours entre ces deux peuples ; haine d'autant plus implacable, qu'elle était à la fois politique et religieuse. La ville de Sichem est souvent appelée *Sichar*, c'est-à-dire "mensonge". C'est sous ce nom qu'elle est désignée dans l'Évangile de saint Jean.

Plusieurs Samaritains ayant cru à notre Sauveur après avoir entendu ses prédications, il se forma de bonne heure une communauté chrétienne dans cette ville. Les annales de la primitive Église citent plusieurs évêques de Sichem.

Après la prise de Jérusalem par les croisés, Naplouse se soumit avec toute la contrée, et Tancrede vint en

prendre possession ; les revenus de la ville furent assignés au Saint-Sépulcre. Tancredé découvrit près de Naplouse une forêt de poutres toutes travaillées, pour faire le siège de Jérusalem.

C'est là que le Tasse a placé sa forêt enchantée.

Après la malheureuse bataille de Hittin, Naplouse tomba au pouvoir de Saladin. L'année 1202, elle fut ravagée par un terrible tremblement de terre ; une seule rue resta debout : celle des Samaritains. Le même désastre a désolé cette ville en 1837, ainsi qu'une quantité d'autres de la Palestine. On en voit encore les nombreux débris.

Les habitants de Naplouse ont hérité de l'esprit de révolte des anciens Sichimites. Ils sont tout aussi insoumis aujourd'hui qu'ils l'étaient au temps de Jéroboam : inquiets, turbulents, ils s'insurgent contre leurs maîtres, comme ils le feraient contre leurs propres cheiks, si l'un d'eux s'emparait du pouvoir.

Malgré tous les fléaux conjurés contre elle, la ville de Naplouse est si heureusement située, qu'elle se relève promptement après chaque nouvelle dévastation.

Il y a longtemps que les Samaritains ont cessé d'exister comme nation, ou plutôt ils n'ont jamais été une nation indépendante. Il est probable que ceux qui ont survécu à tant de révolutions disparaîtront bientôt.

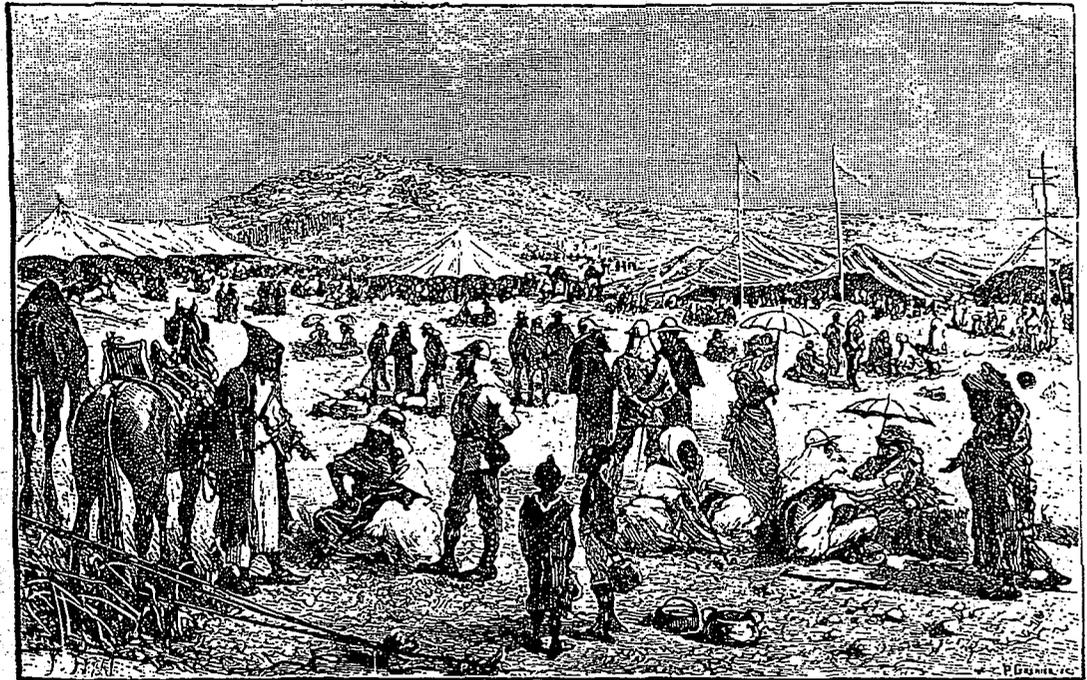
Les Samaritains ont une liste généalogique de leurs grands prêtres, qu'ils font remonter en ligne directe jusqu'à Aaron, frère de Moïse. Leur grand prêtre prend le titre de prêtre lévite, ou fils de Lévi.

La divine Providence paraît avoir conservé les Samaritains comme un éclatant hommage à l'authenticité des livres de Moïse.

Ce jeudi 10 mai, ayant une route moins longue à parcourir, on permet aux pèlerins de dormir un peu plus longtemps que de coutume et de disposer de leur matinée. Nous ne devons quitter le campement de Naplouse que vers midi, après le second déjeuner.

Après avoir parlé de Naplouse d'autrefois, disons quelques mots sur Naplouse actuelle. Je l'ai parcourue en tous sens, accompagné de notre obligeant drogman Michael Magro et d'un guide arabe.

Naplouse est une bien plus grande ville que je ne le croyais ; elle est aussi comblée des dons de Dieu que Jérusalem est triste et déshéritée. Les beaux vergers qui l'entourent renferment la culture orientale la plus variée. De tous côtés on aperçoit des plants de roses et de jasmins, dont on se sert pour la fabrication des parfums. Tous ces jardins sont arrosés par des fontaines, qui abondent à Naplouse.



CAMPMENT DES PÈLERINS A NAZARETH

L'heureuse position de la ville, au milieu d'une vallée fertile, près de la grande route conduisant à Jaffa, a contribué à lui conserver sa grande prospérité.

Naplouse est entourée d'une muraille percée de deux portes. La ville est longue ; ses rues sont sombres et leurs pavés glissants. Elle est traversée par une grande rue couverte, où le jour pénètre par des ouvertures vitrées, pratiquées de distance en distance dans la voûte. Là se trouvent les bazars, qui la bordent des deux côtés : ce sont des boutiques en forme d'armoires, dont le plancher est assez élevé pour que le marchand, qui s'y étend nonchalamment, se trouve à la hauteur des chaulands. Les trottoirs dallés sont très étroits. Dans cette rue, il y a un mouvement incroyable : les chameaux passent à pas lents avec leurs fardeaux, qui débordent

souvent sur les trottoirs, à la grande gêne des passants. Le chameau ne se dérange et ne s'arrête jamais : il faut qu'il passe. Ceux qu'il rencontre se réfugient où ils peuvent, se collant contre les murs. Les maisons sont à toits plats et pourvues de terrasses. Le commerce de Naplouse consiste en coton, en savon et en parfumeries. Elle a environ 16,000 habitants, animés d'un esprit fanatique. Il n'y a que 80 lutins, comme on nomme les catholiques en Orient ; les grecs schismatiques sont au nombre de 500 ; les samaritains, 240 ; autant de juifs orthodoxes ; les autres sont mahométans.

Les Samaritains de Naplouse ne se marient qu'entre eux, afin de ne pas ternir la pureté de leur sang et de leurs doctrines par des alliances étrangères. La ville possède cinq mosquées. Nous avons visité la principale,

une ancienne église chrétienne ; il en reste encore le portail oriental, qui est très élégant.

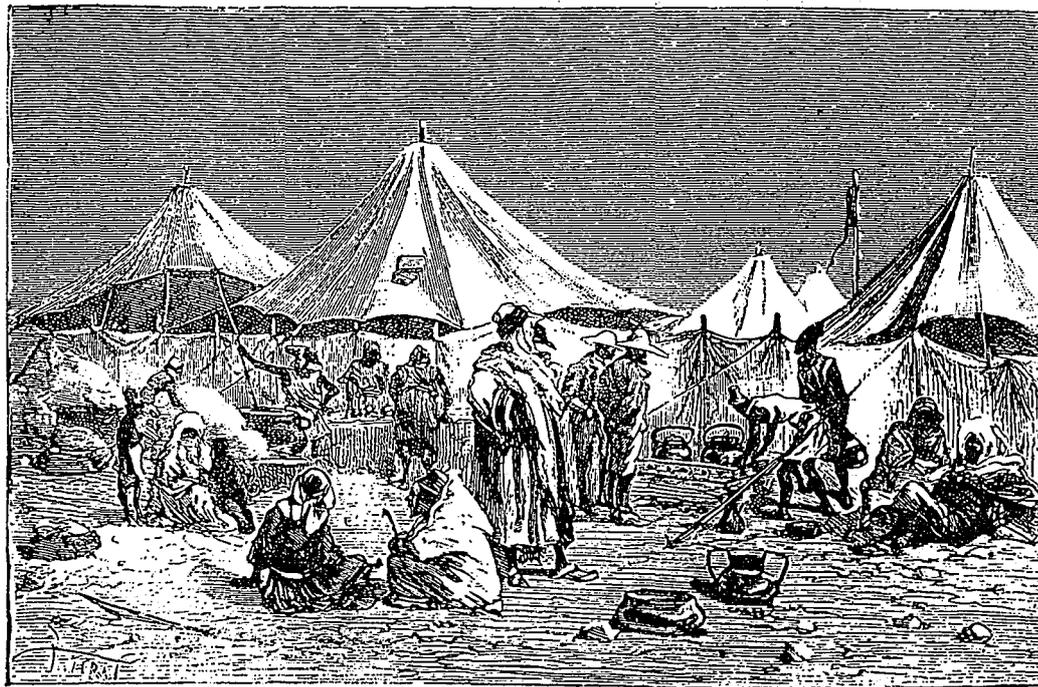
On pénètre dans cette mosquée par une sorte de cour découverte, où l'on remarque une piscine destinée aux ablutions et plusieurs colonnes en granit. Nous nous sommes rendus ensuite à la synagogue des Samaritains. C'est une grande salle blanchie à la chaux, ayant pour tout mobilier une table noire et des nattes étendues sur les dalles. C'est là que l'on garde ce que Naplouse possède de plus curieux : le Pentateuque. Moyennant un bon *bakchiche*, on nous a fait voir ce précieux livre de la loi, composé en langue et en caractères samaritains. Le Pentateuque est écrit sur de grandes feuilles de parchemin roulées sur des baguettes. On nous l'a montré à la porte, ne voulant pas nous permettre d'entrer dans cet oratoire sans nous déchausser. Les Samaritains font remonter leur manuscrit à 1500 ans avant J.-C., c'est-à-dire à Abischia, fils de Phinès, fils d'Éléazar, qui fut fils d'Aaron. On suppose que ce Pentateuque fut apporté en Samarie par le prêtre juif que le roi des Assyriens y envoya pour enseigner au peuple à adorer le vrai Dieu. D'autres auteurs croient que, selon plus de probabilité, il ne date que de Manassé, premier sacrificateur du temple de Garizim, vers 330 avant J.-C.

Nous avons visité aussi l'église latine, desservie par un missionnaire italien, qui nous a fait un bienveillant accueil. Cette mission a été établie à Naplouse par Mgr Valerga, le feu patriarche de Jérusalem.

Nous passons dans une rue sombre, où, du fond d'une maison, s'échappe un concert de voix criardes : c'est une école arabe. Le pédagogue est assis sur une natte, les jambes croisées. Les enfants, rangés sur les trois côtés de la salle, étudient à haute voix, en prononçant tous ensemble les mêmes mots, selon l'usage du pays.

Notre guide arabe nous conduit ensuite dans une espèce de collège maronite ou latin, où l'on enseigne le français. Nous y recevons l'accueil le plus démonstratif. Une vingtaine de collégiens, de quinze à seize ans, nous entourent avec empressement, nous tendent les mains en criant : "Bonjour ! bonjour !" Puis, nous introduisant dans une grande salle, bon gré, mal gré, ils nous font asseoir dans la chaire du professeur ; et nos savants en herbes, heureux de montrer leur savoir, nous récitent quelques phrases françaises, avec cet accent que les Orientaux seuls apprécient.

De là nous dirigeons nos pas vers un couvent de grecs non unis. Après nous avoir fait visiter l'église, un moine grec, parlant l'italien, nous conduit dans une



LA CUISINE DU CAMP DES PÉLERINS

grande salle haute, entourée de larges divans, où il nous présente à son supérieur, vieillard à longue barbe blanche, ayant la tête couverte d'une toque assez semblable à celle de nos juges, et portant une robe noire serrée à la taille par une ceinture de cuir et descendant jusqu'aux pieds. Une dizaine d'autres moines, revêtus du même costume, sont assis sur les divans ; ils causent et fument le narguilé.

Le supérieur nous adresse quelques questions sur l'Europe et sur notre pèlerinage, par l'entremise du jeune moine nous servant d'interprète. Au bout de quelques moments, on apporte du café servi dans une petite tasse de porcelaine, supportée par un pied en filigrane d'argent ; puis on m'offre le narguilé. J'accepte le premier, sans toutefois aller plus loin.

Au moment de partir, on me donne un souvenir trois petites branches de laurier, au nom du père, du Fils et du Saint-Esprit.

En retournant au camp, près des magnifiques jardins qui entourent lent la ville de Naplouse, un bel édifice de construction récente attire nos regards. Nous montons un large escalier, et nous nous trouvons devant une église fermée : C'est un temple protestant. Un gentleman, d'une mise correcte, le missionnaire anglican, vient nous saluer en anglais et nous montre son église. Nous prenons pour des compatriotes et des co-réligionnaires, il nous indique avec orgueil le meilleur site pour prendre le croquis du temple. J'ai décliné son offre, disant que cette construction ressemblait trop à celles que nous possédons en Europe.

La Société biblique, pouvant disposer de grandes ressources, cherche à inonder la Palestine de ses bibles. Mais le protestantisme se garde bien de construire ses temples sur des lieux consacrés par le christianisme primitif. Comme il a rompu avec le passé et ses traditions, on dirait que les souvenirs l'importunent.

Le jeudi soir, nous devons camper à Sindjil. Avant midi, la caravane se met en marche, chantant : *Vierge notre espérance*, et le *Magnificat*.

La colonne occupe plus de quatre kilomètres quand elle se suit sans intervalle, ce qui est assez rare. C'est un coup d'œil féérique, quand ce long défilé serpente au milieu des sentiers escarpés de la montagne.

VIII

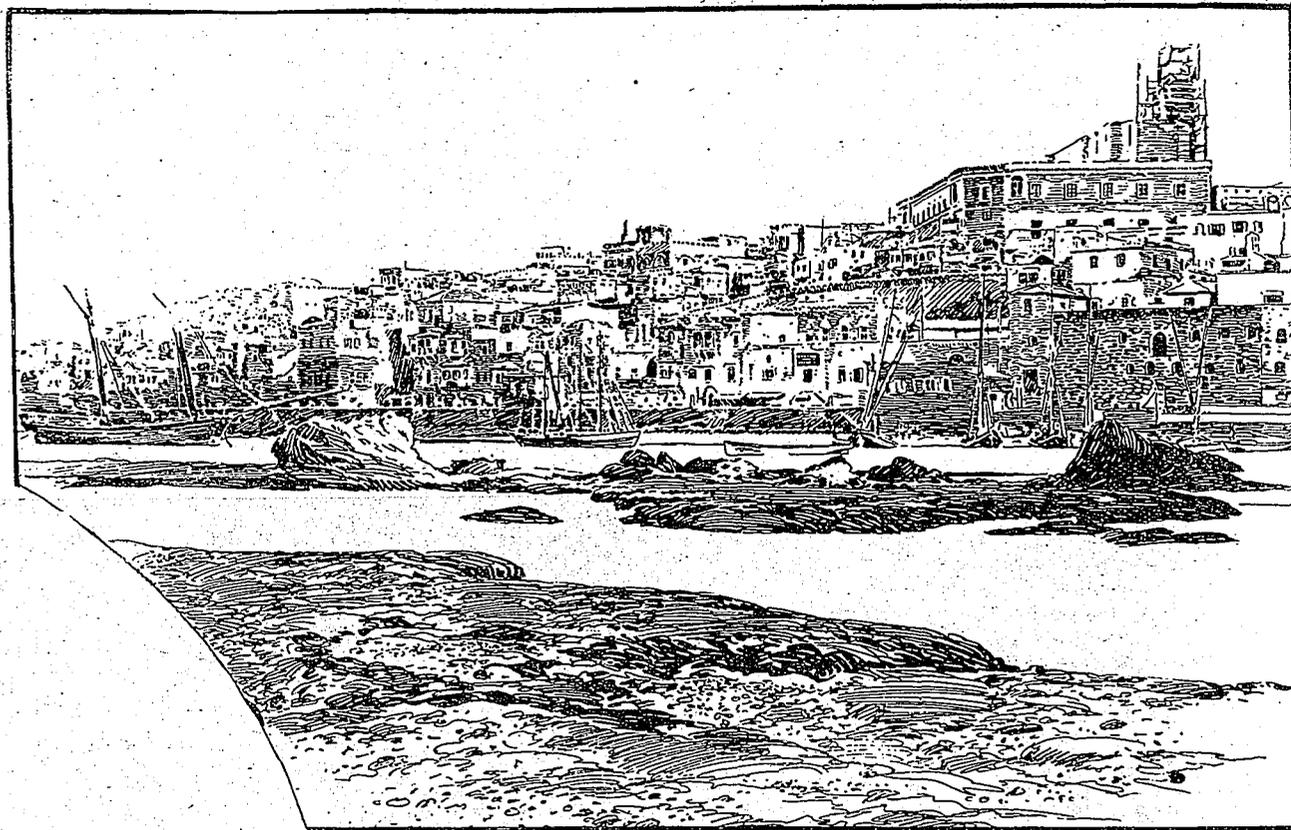
PUITS DE LA SAMARITAINE—SILO

Après avoir traversé un torrent desséché et franchi une vallée semée de blé, entourée de montagnes à larges bases, nous arrivons à *Bir Jacob*, le champ de Jacob et le puits de la Samaritaine. C'est dans ce champ, près de ce puits, qu'Abraham, venant de Haran avec Sara sa femme et Loth son neveu, dressa ses tentes et éleva un autel au Seigneur, qui lui promit de donner cette terre à sa postérité.

Jacob, arrivant de la Mésopotamie, établit ses tentes dans le même champ, qu'il acheta pour cent agneaux aux fils d'Hémer. C'est cette propriété que Jacob légua sur son lit de mort à son fils Joseph.



CAMPEMENT DE DJENNIN



LE PORT DE JAFFA

Après leur sortie d'Égypte, les Israélites déposèrent en ce lieu les ossements de Joseph. Un petit monument carré s'élève au-dessus de cette tombe. Un peu plus loin se trouve le puits de la Samaritaine. On ne peut l'apercevoir à une certaine distance, parce que son orifice est à fleur de terre, dans une crypte de l'ancienne église qui ornait jadis ce lieu, mais dont rien n'est resté debout.

Le Sauveur fatigué s'est reposé auprès de ce pauvre

puits. C'est dans cette petite plaine ronde, maintenant coupée de champs réguliers, qu'il attendait ses disciples. Ici les apôtres s'étonnèrent de le voir parler avec une femme ; ici il arrêta son regard pénétrant sur le cœur de la pauvre pécheresse, qui, un instant, s'efforça d'échapper à la miséricorde du divin Maître qui cherchait son âme.

(à suivre)

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

VI

JACKSONVILLE

— «Oui, Zermah, oui ! vous avez été créée et mise au monde pour être esclave ! reprit le régisseur, réenfourchant son dada favori. Oui, esclave, et nullement pour être une créature libre.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Zermah d'un ton calme, sans y mettre aucune animation, tant elle était faite à ces discussions avec le régisseur de Camdless-Bay.

— C'est possible, Zermah ! Quoi qu'il en soit, vous finirez par vous ranger à cette opinion, qu'il n'y a aucune égalité qui puisse raisonnablement s'établir entre les blancs et les noirs.

— Elle est tout établie, monsieur Perry, et elle l'a toujours été par la nature même.

— Vous vous trompez, Zermah, et la preuve, c'est que les blancs sont dix fois, vingt fois, que dis-je ? cent fois plus nombreux que les noirs à la surface de la terre !

— Et c'est pour cela qu'ils les ont réduits en esclavage, répondit Zermah. Ils avaient la force, ils en ont abusé. Mais, si les noirs eussent été en majorité dans ce monde, ce seraient les blancs dont ils auraient fait leurs esclaves !... Ou plutôt non ! Ils eussent certainement montré plus de justice et surtout moins de cruauté ! »

Il ne faudrait pas se figurer que cette conversation, parfaitement oiseuse, empêchât Zermah et le régisseur de vivre en bon accord. En ce moment, d'ailleurs, ils n'avaient pas autre chose à faire que de causer. Seulement, il est permis de croire qu'ils auraient pu traiter un sujet utile, et il en eût été ainsi, sans doute, sans la



manie du régisseur à toujours discuter la question de l'esclavage.

Tous deux étaient assis à l'arrière de l'une des embarcations de Camdless-Bay, manœuvré par quatre marinières de la plantation. Ils traversaient obliquement le fleuve, en profitant de la marée descendante, et se rendaient à Jacksonville.

Le régisseur avait quelques affaires à traiter pour le compte de James Burbank, et Zermah allait acheter divers objets de toilette pour la petite Dy.

On était au 10 février. Trois jours s'étaient écoulés depuis que James Burbank était revenu à Castle-House, et Texar à la Crique-Noire, après l'affaire de Sainte Augustine.

Il va de soi que, le lendemain même, M. Stannard et sa fille avaient reçu un petit mot envoyé de Camdless-Bay, qui leur faisait sommairement connaître ce que marquait la dernière lettre de Gilbert. Ces nouvelles n'arrivaient pas trop tôt pour rassurer miss Alice, dont la vie se passait dans une continuelle inquiétude depuis le début de cette lutte acharnée entre le sud et le nord des États-Unis.

L'embarcation, grée d'une voile latine, filait rapidement. Avant un quart d'heure, elle serait au port de Jacksonville. Le régisseur n'avait donc plus que peu de temps pour finir de développer sa thèse favorite, il ne s'en fit pas faute.

— Non, Zermah, reprit-il, non ! La majorité, assurée aux noirs, n'eût rien changé à l'état des choses. Et, je dis plus, quels que soient les résultats de la guerre, on en reviendra toujours à l'esclavage, parce qu'il faut des esclaves pour le service des plantations.

— Ce n'est pas le sentiment de M. Burbank, vous le savez bien, répondit Zermah.

— Je le sais ; mais j'ose dire que M. Burbank se trompe, sauf le respect que j'ai pour lui. Un noir doit faire partie du domaine au même titre que les animaux ou les instruments de culture. Si un cheval pouvait

s'en aller lorsqu'il lui plaît, si une charrue avait le droit de se mettre, quand il lui convient, en d'autres mains que celles de son propriétaire, il n'y aurait plus d'exploitation possible. Que M. Burbank affranchisse ses esclaves, et il verra ce que deviendra Camdless-Bay !

—Il l'aurait déjà fait, répondit Zermah, si les circonstances le lui eussent permis, vous ne l'ignorez pas monsieur Perry. Et voulez-vous savoir ce qui serait arrivé si l'affranchissement des esclaves avait été proclamé à Camdless-Bay ? Pas un seul noir n'eût quitté la plantation, et rien n'aurait été changé, si ce n'est le droit de les traiter comme des bêtes de somme. Or, comme vous n'avez jamais usé de ce droit-là, après l'émancipation, Camdless-Bay serait restée ce qu'elle était avant.

—Croyez-vous, par hasard, m'avoir converti à vos idées, Zermah ? demanda le régisseur.

—En aucune façon, monsieur. D'ailleurs, ce serait inutile, et pour une raison bien simple.

—Laquelle ?

—C'est que, au fond, vous pensez là-dessus exactement comme M. Burbank, M. Carroll, M. Stannard, comme tous ceux qui ont le cœur généreux et l'esprit juste.

—Jamais, Zermah, jamais ! Et je prétends même que ce que j'en dis, c'est dans l'intérêt des noirs ! Si on les livre à leur seule volonté, ils dépériront, et la race en sera bientôt perdue.

—Je n'en crois rien, Monsieur Perry, quoique vous puissiez dire. En tout cas, mieux vaut que la race périsse que d'être vouée à la perpétuelle dégradation de l'esclavage !

Le régisseur eût bien voulu répondre, et on se doute qu'il n'était point à bout d'arguments. Mais le voile venait d'être amenée, et l'embarcation se rangea près de l'estacade de bois. Là, elle devait attendre le retour de Zermah et du régisseur. Tous deux débarquèrent aussitôt pour aller chacun à ses affaires.

Jacksonville se trouve située sur la rive gauche du Saint-John, à la limite d'une vaste plaine assez basse, entourée d'un horizon de magnifiques forêts, qui lui font un cadre toujours verdoyant. Des champs de maïs et de cannes à sucre, des rizières, plus particulièrement à la limite du fleuve, occupent une partie de ce territoire.

Il y avait une dizaine d'années, Jacksonville n'était encore qu'un gros village, avec un faubourg, dont les cases de torchis ou de roseaux ne servaient qu'au logement de la population noire. A l'époque actuelle, le village commençait à se faire ville, autant par ses mai-

sons plus confortables, ses rues mieux tracées et mieux entretenues, que par le nombre de ses habitants, qui avait doublé. L'année suivante, ce chef-lieu du comté de Duval allait gagner encore, en se reliant par un chemin de fer à Tallahassee, la capitale de la Floride.

Déjà, le régisseur et Zermah avaient pu le remarquer, une assez grande animation régnait dans la ville. Quelques centaines d'habitants, les uns, des sudistes d'origine américaine, les autres, des mulâtres et des métis d'origine espagnole, attendaient l'arrivée d'un steam-boat, dont la fumée apparaissait, en aval du fleuve, au-dessus d'une pointe basse du Saint-John. Quelques-uns mêmes, afin d'entrer plus rapidement en communication avec ce vapeur, s'étaient jetés dans les chaloupes du port, tandis que d'autres avaient pris place sur ces grands dogres à un mâât, qui fréquentent habituellement les eaux de Jacksonville.

En effet, depuis la veille, il était venu de graves nouvelles du théâtre de la guerre. Les projets d'opérations, indiqués dans la lettre de Gilbert Burbank, étaient en partie connus. On n'ignorait pas que la flottille du commodore Dupont devait très prochainement appareiller, et que le général Sherman se proposait de l'accompagner avec des troupes de débarquement. De quel côté se dirigerait cette expédition ? On ne le savait pas d'une façon positive, bien que tout donnât à penser qu'elle avaient le Saint-John et le littoral floridien pour objectif. Après la Georgie, la Floride était donc directement menacée d'une invasion de l'armée fédérale.

Lorsque le steam-boat, qui venait de Fernandina, eut accosté l'estacade à Jacksonville, ses passagers ne purent que confirmer ses nouvelles. Ils ajoutèrent même que, très vraisemblablement, ce serait dans la baie de Saint-Andrews que le commodore Dupont viendrait mouiller, en attendant un moment favorable pour forcer les passes de l'île Amélia et l'estuaire du Saint-John.

Aussitôt les groupes se répandirent dans la ville faisant bruyamment envoler nombre de ces gros urubus, qui sont seuls chargés du nettoyage des rues. On criait, on se démenait. "Résistance aux nordistes ! Mort aux nordistes !" Telles étaient les excitations féroces que des meneurs, à la dévotion de Texar, jetaient à la population déjà très animée. Il y eut des démonstrations sur la grande place, devant Court-House, la maison de justice, et jusque dans l'église épiscopale. Les autorités allaient avoir quelque peine à calmer cette effervescence, bien que les habitants de Jacksonville, on l'a déjà fait remarquer, fussent divisés du moins sur la

question de l'esclavage. Mais en ces temps de trouble, les plus bruyants comme les plus emportés font toujours la loi, et les modérés finissent inévitablement par subir leur domination.

Ce fut, bien entendu, dans les cabarets, dans les tiendas, que les gosiers, sous l'influence de liqueurs fortes, hurlèrent avec le plus de violence. Les manœuvriers en chambre y développèrent leurs plans pour opposer une invincible résistance à l'invasion.

"Il faut diriger les milices sur Fernandina ! disait l'un.

—Il faut couler des navires dans les passes du Saint-John ! répondait l'autre.

—Il faut construire des fortifications en terre autour de la ville et les armer de bouches à feu !

—Il faut demander du secours par la voie du chemin de fer de Fernandina à Keys !

—Il faut éteindre le feu du phare de Pablo, pour empêcher la flottille d'entrer de nuit dans les bouches !

—Il faut semer des torpilles au milieu du fleuve !"

Cet engin, presque nouveau dans la guerre de sécession, on en avait entendu parler, et, sans trop savoir comment il fonctionnait, il convenait évidemment d'en faire usage.

"Avant tout, dit un des plus enragés orateurs de la tienda de Torillo, il faut mettre en prison tous les nordistes de la ville, et tous ceux des sudistes qui pensent comme eux !"

Il aurait été bien étonnant que personne n'eût songé à émettre cette proposition, l'*ultima ratio* des sectaires en tous pays. Aussi fut-elle couverte de hourras. Heureusement pour les honnêtes gens de Jacksonville, les magistrats devaient hésiter quelque peu avant de se rendre à ce vœu populaire.

En courant les rues, Zermah avait observé tout ce qui se passait, afin d'en informer son maître, directement menacé par ce mouvement. Si on arrivait à des mesures de violence, ces mesures ne s'arrêteraient pas à la ville. Elles s'étendraient au-delà jusqu'aux plantations du comté. Certainement, Camdless-Bay serait visité une des premières. C'est pourquoi la métisse, voulant se procurer des renseignements plus précis, se rendit à la maison que M. Stannard occupait en dehors du faubourg.

C'était une charmante habitation, agréablement située dans une sorte d'oasis de verdure que la hache des défricheurs avait réservée en ce coin de la plaine. Par les soins de miss Alice, à l'intérieur comme à l'extérieur, la maison était tenue d'une manière irréprochable. On

sentait déjà une intelligente et dévouée ménagère dans cette jeune fille; que la mort de sa mère avait appelée de bonne heure à diriger le personnel de Walter Stannard.

Zermah fut reçu avec grand empressement par la jeune fille. Miss Alice lui parla tout d'abord de la lettre de Gilbert. Zermah put lui en redire les termes presque exacts.

— «Oui ! il n'est plus loin, maintenant ! dit miss Alice. Mais dans quelles conditions va-t-il revenir en Floride ? Et quels dangers peuvent encore le menacer jusqu'à la fin de cette expédition ?

— Des dangers, Alice ! répondit M. Stannard. Rassure-toi ! Gilbert en a affronté de plus grands pendant la croisière sur les côtes de la Georgie, et principalement dans l'affaire de Port-Royal. J'imagine, moi, que la résistance des Floridiens ne sera ni terrible ni de longue durée. Que peuvent-ils faire avec ce Saint-John, qui va permettre aux canonnières de remonter jusqu'au cœur des comtés ? Toute défense me paraît devoir être malaisée sinon impossible.

— Puissez-vous dire vrai, mon père, dit Alice, et fasse le ciel que cette sanglante guerre se termine enfin !

— Elle ne peut se terminer que par l'écrasement du Sud, répliqua M. Stannard. Cela sera long, sans doute, et je crains bien que Jefferson Davis, ses généraux, Les Johnston, Beauregard, résistent longtemps encore dans les États-Unis du centre. Non ! les troupes fédérales n'auront pas facilement raison des confédérés. Quant à la Floride, il ne leur sera pas difficile de s'en emparer. Malheureusement, ce n'est pas sa possession qui leur assurera la victoire définitive.

— Pourvu que Gilbert ne fasse pas d'imprudences ! dit miss Alice en joignant les mains. S'il cédait au désir de revoir sa famille pendant quelques heures, se sachant si près d'elle...

— D'elle et de vous, miss Alice, répondit Zermah, car n'êtes-vous pas déjà de la famille Burbank ?

— Oui, Zermah, par le cœur !

— Non, Alice, ne crains rien, dit M. Stannard : Gilbert est trop raisonnable pour s'exposer ainsi, surtout quand il suffira de quelques jours au commodore Dupont pour occuper la Floride. Ce serait une témérité sans cesse que de se hasarder dans ce pays, tant que les fédéraux n'en seraient pas les maîtres.

— Surtout maintenant que les esprits sont plus portés que jamais à la violence ! répondit Zermah.

— En effet, ce matin, la ville est en effervescence,



reprit M. Stannard. Je les ai vus, je les ai entendus, ces meneurs ! Texar ne les quitte pas depuis huit à dix jours. Il les pousse, il les excite, et ces malfaiteurs finiront par soulever la basse population, non seulement contre les magistrats mais aussi contre ceux des habitants qui ne partagent pas leur manière de voir.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Stannard, dit alors Zermah, que vous feriez bien de quitter Jacksonville, au moins pendant quelque temps, qu'il serait prudent de n'y revenir qu'après l'arrivée des troupes fédérales en Floride ? M. Burbank m'a chargé de vous le répéter, il serait heureux de voir miss Alice et vous à Castle House.

— Oui !... je sais... répondit M. Stannard. Je n'ai point oublié l'offre de Burbank... En réalité, Castle House est-il plus sûr que Jacksonville ? Si ces aventuriers, ces gens sans aveu, ces enrégés, deviennent les maîtres ici, ne se répandront-ils pas sur la campagne, et les plantations seront-elles à l'abri de leurs ravages ?

— Monsieur Stannard, fit observer Zermah, en cas de danger, il me semble préférable d'être réunis...

— Zermah a raison, mon père. Il vaudrait mieux être tous ensemble à Candles-Bay.

— Sans doute, Alice, répondit M. Stannard. Je ne refuse pas la proposition de Burbank. Mais je ne crois pas que le danger soit si pressant. Zermah prévendra nos amis que j'ai besoin de quelques jours encore pour mettre ordre à mes affaires, et, alors, nous irons demander l'hospitalité à Castle House...

— Et, lorsque M. Gilbert arrivera, dit Zermah, au moins trouvera-t-il là tous ceux qu'il aime !

Zermah prit congé de Walter Stannard et de sa fille. Puis, au milieu de l'agitation populaire qui ne cessait de s'accroître, elle regagna le quartier du port et les quais, où l'attendait le régisseur. Tous deux

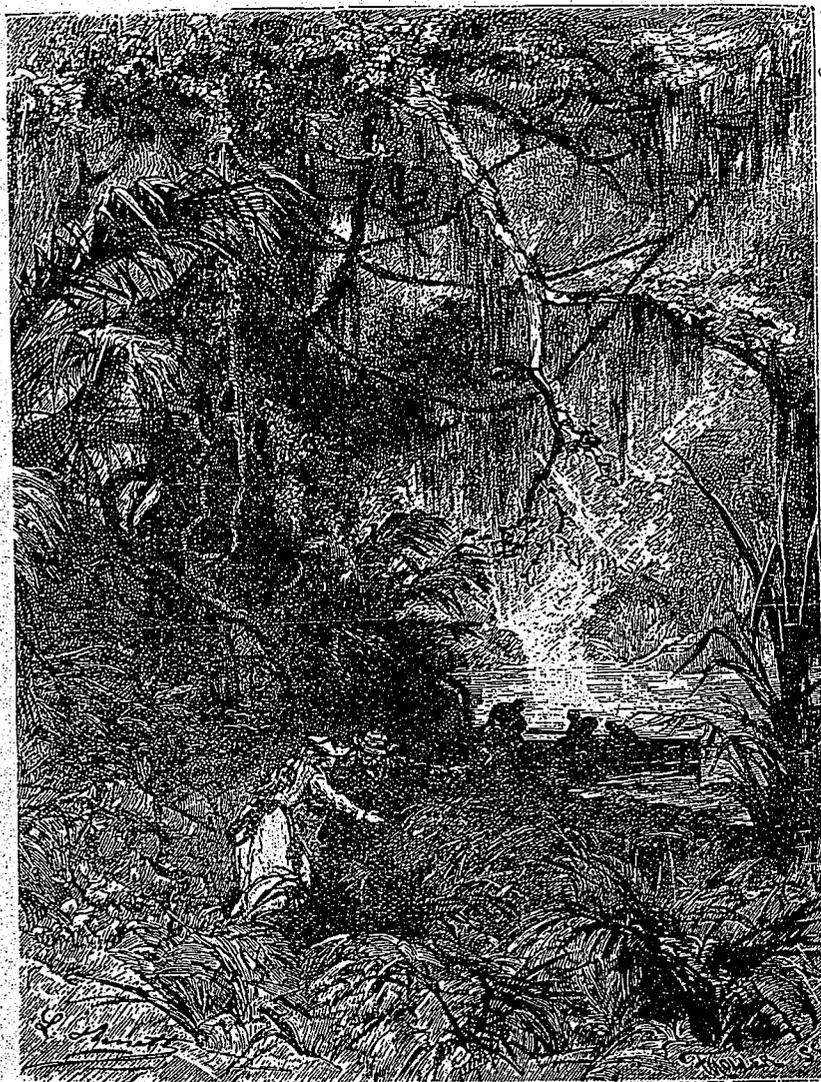
s'embarquèrent pour traverser le fleuve, et M. Perry reprit sa conversation habituelle au point précis où il l'avait laissée.

En disant que le danger n'était pas imminent, peut-être M. Stannard se trompait-il ? Les événements allaient se précipiter, et Jacksonville devait en ressentir promptement le contre-coup.

Cependant, le gouvernement fédéral agissait toujours avec une certaine circonspection, dans le but de ménager les intérêts du Sud. Il ne voulait procéder que par mesures successives. Deux ans après le début des hostilités, le prudent Abraham Lincoln n'avait pas encore décrété l'abolition de l'esclavage sur tout le territoire des États-Unis. Plusieurs mois devaient s'écouler encore, avant qu'un message du président proposât de résoudre la question par le rachat et l'émancipation graduelle des noirs, avant que l'abolition fût proclamée, avant, enfin, qu'eût été votée l'ouverture d'un crédit de cinq millions de francs, avec l'autorisation d'accorder, à titre d'indemnité, quinze cents francs par tête d'esclave affranchi. Si quelques uns des généraux du Nord s'étaient crus autorisés à supprimer la servitude dans les pays envahis par leurs armées, ils avaient été désavoués jusqu'alors. C'est que l'opinion n'était pas unanime encore sur cette question ; l'on citait même certains chefs militaires des unionistes qui ne trouvaient cette mesure ni logique ni opportune.

Entre temps, des faits de guerre continuaient à se produire, et plus particulièrement au désavantage des confédérés. Le général Price, à la date du 12 février, avait dû évacuer l'Arkansas avec le contingent des milices missouriennes. On a vu que le fort Henry avait été pris et occupé par les fédéraux. Maintenant, ceux-ci s'attaquaient au fort Donelson, défendu par une artillerie puissante et couvert par quatre kilomètres d'ouvrages extérieurs, qui comprenaient la petite ville de Dover. Cependant, malgré le froid et la neige, doublement menacé du côté de la terre par les quinze mille hommes du général Grant, du côté du fleuve par les canonnières du commodore Foot, ce fort tomba, le 14 février, au pouvoir des fédéraux, avec toute une division sudiste, hommes et matériel.

C'était là un échec considérable pour les confédérés. L'effet produit par cette défaite fut immense. Comme conséquence immédiate, il allait amener la retraite du général Johnston, qui dut abandonner l'importante cité de Nashville, sur le Cumberland. Les habitants, pris de panique, la quittèrent après lui, et, quelques jours



après, ce fut aussi le sort de Columbus. Tout l'État du Kentucky était alors rentré sous la domination du gouvernement fédéral.

On imagine aisément avec quels sentiments de colère, avec quelles idées de vengeance, ces événements furent accueillis en Floride. Les autorités eussent été impuissantes à calmer le mouvement, qui se propagea jusque dans les hameaux les plus lointains des comtés. Le péril grandissait, on peut le dire, d'heure en heure, pour quiconque ne partageait pas les opinions du Sud et ne s'associait pas à ses projets de résistance contre les armées fédérales. A Thalassée, à Saint-Augustine, il y eut des troubles dont la répression ne laissa pas d'être difficile. Ce fut à Jacksonville, principalement, que le soulèvement de la populace menaça de dégénérer en actes de la plus inqualifiable violence.

Dans ces circonstances, on le comprend, la situation de Camdless Bay allait devenir de plus en plus inquiétante. Cependant, avec son personnel qui était dévoué, James Burbank pourrait résister peut-être, du moins aux premières attaques qui seraient dirigées contre la plantation, bien qu'il fût très difficile, à cette époque, de se procurer des munitions et des armes en quantité suffisante. Mais, à Jacksonville, M. Stannard directement menacé, avait lieu de craindre pour la sécurité de son habitation, pour sa fille, pour lui-même, pour tous les siens.

James Burbank, connaissant les dangers de cette situation, lui écrivit lettres sur lettres. Il lui envoya plusieurs messages pour le prier de venir le rejoindre sans retard à Castle-House. Là, on serait relativement en sûreté, et, s'il fallait chercher une autre retraite, s'il fallait s'enfoncer dans l'intérieur du pays jusqu'au moment où les fédéraux en auraient assuré la tranquillité par leur présence, il serait facile de le faire.

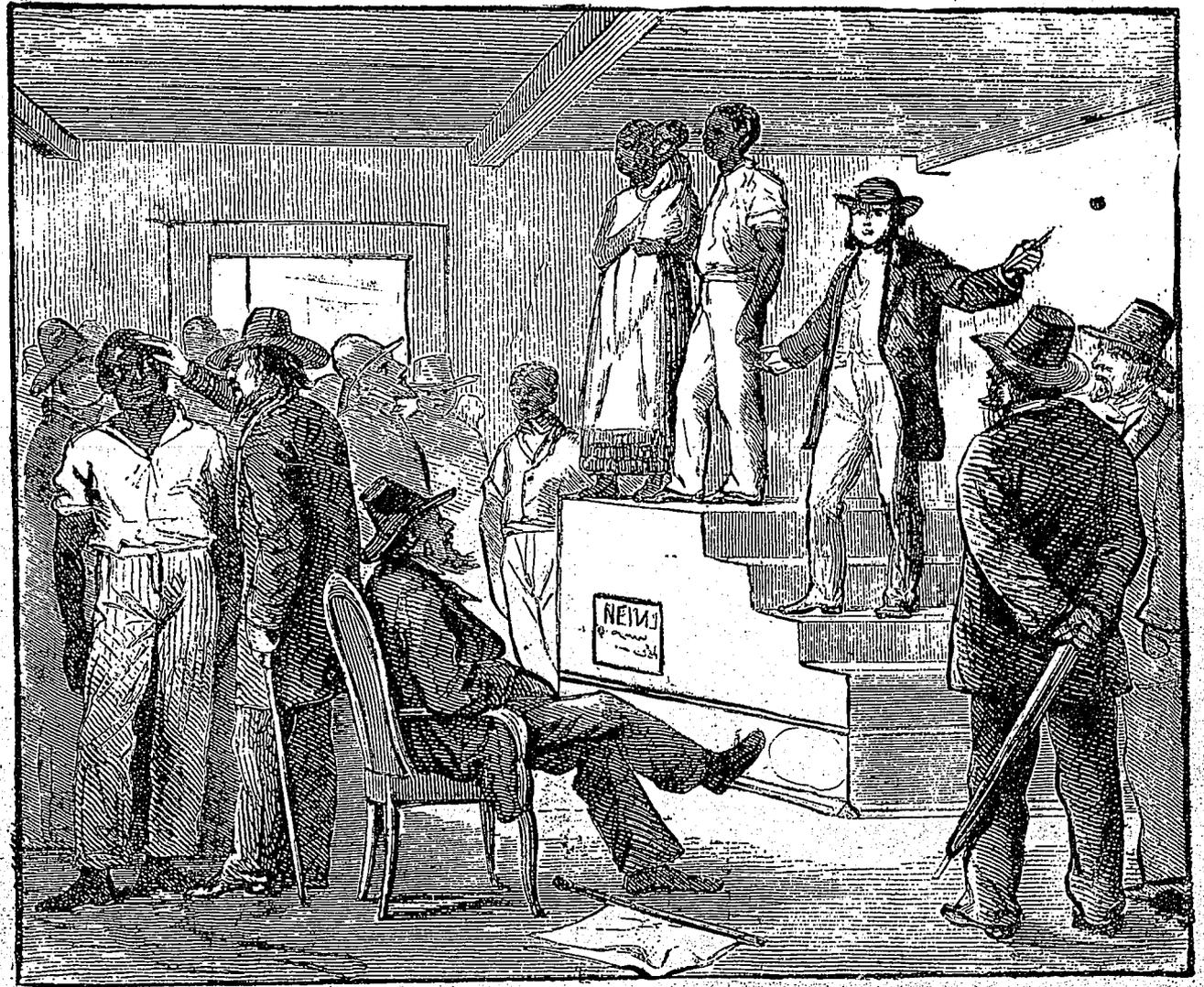
Ainsi sollicité, Walter Stannard résolut d'abandonner momentanément Jacksonville et de se réfugier à Camdless-Bay. Il partit dans la matinée du 23, aussi secrètement que possible, sans avoir rien laissé pressentir de ses projets. Une embarcation l'attendait au fond d'une petite crique du Saint-John, à un mille en amont. Miss Alice et lui s'y embarquèrent, traversèrent rapidement le fleuve, et arrivèrent au petit port, où ils trouvèrent la famille Burbank.

Il est facile d'imaginer quel accueil il leur fut fait. Déjà miss Alice n'était elle pas une fille pour Mme Burbank? Tous se trouvaient maintenant réunis. Ces mauvais jours, on les passerait ensemble, avec plus de sécurité et surtout avec de moindres angoisses.

En somme, il n'était que temps de quitter Jacksonville. Le lendemain, la maison de M. Stannard fut attaquée par une bande de malfaiteurs, qui abritaient leurs violences sous un prétendu patriotisme local. Les autorités eurent grand-peine à en empêcher le pillage, comme à préserver quelques autres habitations, qui appartenaient à d'honnêtes citoyens, opposés aux idées séparatistes. Evidemment, l'heure approchait où ces magistrats seraient débordés et remplacés par des chefs d'émeute. Ceux-ci, loin de réprimer les violences, iraient jusqu'à les provoquer.

Et, en effet, ainsi que M. Stannard l'avait dit à Zermah, Texar s'était décidé, depuis quelques jours, à quitter sa retraite inconnue pour venir à Jacksonville. Là, il avait retrouvé ses compagnons habituels, recrutés parmi les plus détestables sectaires de la population floridienne, venus des diverses plantations situées sur les deux rives du fleuve. Ces forcenés prétendaient imposer leurs volontés dans les villes comme dans la campagne. Ils correspondaient avec la plupart de leurs adhérents des divers comtés de la Floride. En mettant en avant la question de l'esclavage, ils gagnaient chaque jour du terrain. Quelque temps encore, à Jacksonville comme à Saint-Augustine, où affluaient déjà tous les nomades, tous les aventuriers, tous les coureurs de bois qui sont en grand nombre dans le pays, ils seraient les maîtres, ils disposeraient de l'autorité, ils concentreraient entre leurs mains les pouvoirs militaires et civils. Les milices, les troupes régulières ne tarderaient pas à faire cause commune avec ces violents, — ce qui arrive fatalement à ces époques de trouble où la violence est à l'ordre du jour.

(à suivre)



VENTE D'ESCLAVES DANS LE SUD DES ÉTATS-UNIS

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON I^{ER}*Raconté par un vieux Soldat.*

CHAPITRE XLV

1815

Arrivé de Napoléon à Paris. — Acte additionnel. — Champ de Mai. —
Départ de Napoléon pour l'armée du Nord.

Le 20 mars, à neuf heures du soir, Napoléon entra à Paris, par la barrière de Fontainebleau, avec les troupes qui avaient été placées pour le combattre à Villejuif, et il fut porté jusqu'à ses appartements sur les bras de la multitude.

Il se vit tout à coup entouré d'une partie de ses anciens ministres, des maréchaux, des officiers et des dames du palais : il se retrouvait en famille. Une garde improvisée, et toute composée de généraux, fut placée à



sa porte. Les acclamations extérieures se prolongèrent longtemps.

Paris, qui s'était éveillé capitale du royaume, s'endormit capitale d'un empire.

Napoléon dit dans ses *Mémoires*, que, la nuit même de son arrivée à Paris, il délibéra si, avec trente-cinq ou trente-six mille hommes qu'il pouvait réunir dans le Nord, il commencerait les hostilités le 1^{er} avril, en marchant sur Bruxelles et ralliant sous les drapeaux cette armée belge qui n'attendait que son signal pour lui servir d'avant-garde. Wellington était à Vienne, Blücher à Berlin. Les forces anglaises et prussiennes étaient faibles, sans chefs et sans places fortes, disséminées sur les bords du Rhin.

Mais il sacrifia au vœu général de la France, c'est-à-dire à un sentiment fondé sur la plus grave erreur, une inspiration qui seule eût assuré le succès de la téméraire entreprise qu'il venait d'exécuter. Napoléon, en différant, laissa l'avantage à ses ennemis du dedans et du dehors.

Dans la nuit du 20 au 21, arrivèrent les grenadiers de l'île d'Elbe. Les généraux Bertrand, Drouot, Cambronne, représentaient aux Tuileries les trophées d'un triomphe qui n'avait pas coûté une seule goutte de sang, qui avait duré vingt jours, et dont Paris était le repos et le terme ! Ce triomphe était tout populaire.

Le roi et sa famille avaient quitté Lille pour se rendre à Gand. Le duc de Bourbon, après avoir inutilement cherché à soulever la Vendée, s'était embarqué le 22 mars au Pont-de-Cé, sur la Loire. Il ne restait plus en France que le duc et la duchesse d'Angoulême. La princesse se trouvait à Bordeaux, et le prince à Toulouse. MADAME, animée d'un courage viril, essaya de défendre la première de ces cités, et fut réduite enfin à se retirer sur un vaisseau anglais.

De son côté, le duc d'Angoulême voulait entraîner le Midi, à la tête de douze mille hommes de ligne ou de gardes nationales. La guerre civile régnait en Provence et en Languedoc. Le prince avait demandé des secours aux Sardes et aux Suisses. Il marchait avec deux corps d'armée : l'un sous ses ordres, l'autre sous ceux du général Ernouf. Bientôt ce prince se vit, par les mouvements rapides des troupes impériales, renfermé entre la Drôme, le Rhône, la Durance et les montagnes. Il pouvait se sauver seul ; mais il préféra justifier la fidélité du petit nombre de braves qui l'avaient suivi, et capituler.

A son lever, l'Empereur reçut la dépêche télégraphique

qui transmettait cette importante nouvelle, et décida que la capitulation serait exécutée : cette loyale conduite ne devait pas être imitée par ses ennemis. Dans l'après-midi, quelques oppositions se manifestèrent autour de Napoléon. Sa mise hors la loi semblait lui commander de ne pas se dessaisir d'un otage aussi précieux. Il ordonna cependant que la capitulation fût loyalement exécutée, et il fit écrire au général Grouchy une lettre à cet effet.

L'ordre reçut son exécution le 9 avril : le prince mit à la voile le 16 pour l'Espagne. Le lendemain, le général Grouchy fut nommé maréchal de l'Empire. Par sa marche rapide, Grouchy avait détruit la guerre civile dans le Midi, comme le général Lamarque dans l'Ouest.

Enfin, la France tout entière voyait flotter le drapeau impérial ; chaque jour apportait à Napoléon la nouvelle des progrès de sa cause parmi les habitants et les chefs de l'armée.

Le 26 mars, l'Empereur reçut en audience solennelle les adresses des cours judiciaires, de ses ministres et de son Conseil d'État ; elles étaient toutes patriotiques, et annonçaient assez à Napoléon qu'une grande révolution s'était opérée, pendant l'espace qu'ils nommaient l'*inter-règne*, dans les esprits de ses anciens serviteurs.

L'Ouest, que l'on n'avait pu soulever, le Midi, soumis si rapidement, rendaient à l'heureux Napoléon la France disposée à rentrer avec enthousiasme, encore au nom de la liberté et de l'indépendance nationale, dans la carrière des armes ; mais pour se donner toute entière, elle attendait le manifeste de sa régénération politique de la même bouche qui, au golfe Juan, avait proclamé sa délivrance ; elle l'attendait de celui qui venait de la mettre en péril, et qu'elle voulait sauver comme elle-même.

Par une fatalité, ou plutôt par un aveuglement inconcevable, au lieu de la proclamation solennelle des garanties complètes qui étaient dues à la nation, Napoléon s'obstina à publier, malgré les plus notables oppositions, malgré les vives résistances de ses anciens serviteurs et de ses plus fidèles ministres, L'ACTE ADDITIONNEL AUX CONSTITUTIONS DE L'EMPIRE. Cette promulgation frappa de stupeur la capitale, et apprit à la France que le retour de l'île d'Elbe lui ramenait Napoléon tout entier, et non un empereur converti à la liberté par ces méditations profondes qui inspirèrent de grandes résolutions à un grand caractère.

Le soulèvement général de l'opinion, si cruellement désabusée par un acte supplémentaire qui supposait le

maintien des institutions du pouvoir absolu, fut mortel pour Napoléon. Les véritables amis de la liberté légale avaient salué avec transport le dictateur de la patrie en danger ; ils jugèrent qu'ils étaient trompés : ils se retirèrent désabusés et mécontents. Dès ce jour, il n'y eut plus à opposer à la crise terrible dont l'Europe menaçait la France qu'une armée et non une nation.

Cependant, le 25 mars, les quatre grandes puissances avaient pris, dans un traité, l'engagement de ne déposer les armes qu'après avoir mis Napoléon hors d'état de troubler à l'avenir la paix de l'Europe. De son côté, le 29 du même mois, il avait renvoyé l'examen de la déclaration de Vienne à une commission composée des présidents de son Conseil d'État : il en était résulté une réfutation qui, par l'énergie du style, le rapprochement des faits et la vigueur du raisonnement, ne laissa pas longtemps méconnaître son auteur : Napoléon répondait lui-même à l'Europe.

Cette pièce, d'une haute importance, restera comme une des plus habiles et des plus éloquentes qui soient sorties de la plume d'un homme d'État, et comme un des documents les plus curieux de l'histoire. Malgré l'échange de ces hostilités écrites, Napoléon crut pouvoir reprendre des relations, soit avec la Russie, soit avec l'Autriche. Un traité secret entre la France, l'Autriche, et l'Angleterre pour défendre la Saxe du démembrement dont la Russie et la Prusse la menaçaient, avait été oublié dans le cabinet du ministre des affaires étrangères au départ du roi.

A l'arrivée de Napoléon à Paris, les ministres d'Autriche et de Russie étaient encore dans la capitale. Napoléon pensa que la communication de ce traité secret au ministre de la Russie détacherait cette puissance des intérêts de la maison de Bourbon et jetterait la discorde dans le congrès de Vienne. En conséquence, on montra ce traité à M. de Boudouskin ; d'autres démarches furent faites auprès de l'empereur Alexandre, et quelques ouvertures au cabinet de Londres.

Après ces tentatives préliminaires dont aucune n'atteignit son but, Napoléon, pour répondre aussi par une déclaration à celle du congrès de Vienne, écrivit le 4 avril aux princes de l'Europe.

Cette lettre de Napoléon, jurant à la face du monde le respect le plus absolu pour l'indépendance des autres nations, contrariait trop fortement les plans formés contre cette indépendance par les puissances alliées, alors occupées du projet de se partager l'Europe comme une proie : aussi ne fut-elle point accueillie des cabinets



ARMAND-AUGUSTIN-LOUIS DE CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE

étrangers, qui, se craignant mutuellement, avaient fermé toutes les avenues à des communications avec le gouvernement français.

Malgré ce rigoureux interdit, Napoléon renouvela ses démarches auprès de la cour de Vienne; il fit même sonder le prince de Talleyrand, son ancien ministre, alors plénipotentiaire du roi de France au congrès: datées de Bruxelles, cette lettre, ces démarches ne furent pas restées sans réponse.

Persuadé que le glaive devait mettre désormais son poids dans la balance de ses destinées, et qu'une victoire éclatante pouvait seule faire de sa nouvelle adoption par la France un titre tout-puissant aux yeux de l'Europe, Napoléon ne négligeait aucun moyen pour assurer le succès de sa cause. Éclairé par l'expérience, il s'attachait à acquérir de la popularité, levier d'une force incalculable dans des positions semblables à la sienne.

C'est ainsi qu'il parcourut seul les rangs de la garde nationale, malgré les craintes qu'on avait cherché à lui inspirer, et cette confiance excita un enthousiasme universel; en même temps, il cimentait habilement l'alliance des citoyens avec la garde impériale, par un banquet de quinze cents couverts que ces vieux soldats donnèrent au Champ de Mars à la garde nationale.

(à suivre)

SUR LA TERRE DE FRANCE

Le 1er Mars 1815, à trois heures de l'après-midi, la flottille qui portait Napoléon et sa fortune entra dans le golfe Juan. Le débarquement se fit dans la soirée.

Dans la nuit la petite escorte impériale se mit en marche et traversa successivement Cannes, Grasse, Saint-Valier, et arriva dans la soirée du 2 au village de Cérénon.

Le 3 elle coucha à Barême, le 4 à Digue, et le 5 à Gap, où Napoléon ne conserva près de lui qu'une escorte de six hommes à cheval et quarante grenadiers à pied.

Il n'avait besoin ni d'escorte ni de soldats, puisque nul ne songeait à l'inquiéter. Le bruit de son débarquement, qui le devançait, rendait plus imposante la faible garde qui l'accompagnait.



Dans ses reconnaissances le général Cambronne marchait presque toujours seul et en avant des grenadiers, pour éclairer leur route et leur faire préparer d'avance des logements et des subsistances; et à peine avait-il prononcé le nom de *l'Empereur*, qu'on s'empressait de lui témoigner la plus vive et la plus tendre sollicitude.

Un jour il pousse son cheval au galop, et arrive à Sisteron, tandis que sa troupe était restée à plus d'une lieue en arrière. L'air martial du général, cet uniforme de l'Empire, réveillent les sympathies d'un grand nombre.

On entoure Cambronne, on le questionne, on lui offre des provisions, on lui promet un concours unanime. Il accepte ces témoignages d'amitié, refuse pour lui les vivres, qu'il réserve à ses compagnons, et demande aux habitants où se trouve située la mairie; c'est là qu'il veut descendre, afin d'y organiser les logements de la troupe.

On l'y conduit presque en triomphe. Pendant cette ovation, le maire de la ville, qui était un marquis de l'ancien régime, était dans la salle commune avec une foule de propriétaires et de laboureurs qu'il haranguait, pour tâcher de les maintenir dans leur fidélité au roi et à la Restauration.

Soit conviction, soit excès de zèle, ou simplement même comme moyen oratoire, il leur représentait Bonaparte et son escorte comme un ramas de brigands et

d'incendiaires qui ne revenait sur le sol de France que pour exercer les plus cruelles représailles.

On écoutait le maire; quelques-uns étaient alarmés de ses sinistres prophéties. Cependant un vieux laboureur, homme de sens et d'expérience, se lève et lui dit:

— Des représailles, monsieur le maire! mais contre qui, s'il vous plaît? Contre ceux qui lui ont fait du mal, n'est-ce pas? contre ceux qui ont trahi sa cause? A la bonne heure. Le Petit-Caporal est homme peut-être à se venger de ceux-là; mais, comme nous n'en sommes pas, nous autres, il m'est avis qu'il ne nous arrivera rien, et que nous ferons mieux de nous en aller chez nous et de recevoir honnêtement les gens de l'Empereur, s'ils viennent nous trouver, que de rester ici les bras croisés, à perdre notre temps.

MONSIEUR, PAYEZ-VOUS D'AVANCE

L'assemblée, persuadée par le raisonnement du laboureur allait se séparer malgré les efforts du maire, lorsque l'arrivée du général Cambronne, qui mettait en ce moment pied à terre devant le perron de la mairie, arrêta brusquement le mouvement du départ. Le mar-

quis profita de cet instant pour renouveler avec encore plus d'énergie les arguments qu'il avait fait valoir contre Napoléon, et interprétant habilement la pensée de Cambronne :

— Eh bien ! voyez-vous, maintenant, gens timides et crédules, voyez-vous s'accomplir mes paroles ? Un émigré de Bonaparte est venu nous braver jusqu'ici ! Et savez-vous ce qu'il vient faire ? ne le devinez-vous pas ? Il vient nous voler, nous ruiner : il vient me demander des ordres pour installer chez vous des garnisaires qui dévoreront la substance de vos sueurs et de vos fatigues, qui pilleront vos greniers et vos caves ! Qui sait même s'ils ne porteront pas plus loin leurs excès ?... Il vient...

Tout à coup Cambronne paraît à l'extrémité de la salle, et la parole expire sur les lèvres du marquis... Le général, regardant avec calme tous les visages émus de sentiments divers, ôte son chapeau, et d'une voix forte :

— Je viens, mes frères, vous apporter la paix et le calme, dit-il ; je vous apporte l'amitié de Napoléon qui ne touchera pas à vos propriétés, et qui a défendu sous peine de la vie, à ses soldats, d'enfreindre ses ordres formels.

A ces mots, un murmure approbateur témoigne subitement au marquis de l'état des esprits de ceux qui l'entourent. Se sentant trop faible pour résister désormais, il essaie de balbutier quelques excuses, et paraît n'avoir éprouvé que la crainte de n'être point soldé des frais qu'allait causer le passage de l'Empereur. En entendant ce langage, Cambronne tire sa bourse, la jette froidement aux pieds du marquis, en lui disant :

— Monsieur, payez-vous d'avance.

Un moment après cette scène, le bataillon de l'île d'Elbe débouchait sur la place de la Mairie, et les habitants, désormais attachés à la cause de Napoléon, improvisaient un drapeau tricolore, pour en faire hommage à leurs nouveaux frères.

ARRIVÉE À PARIS

A deux heures le 20 Mars 1815, Napoléon se mit en route pour Paris. C'était l'anniversaire de la naissance de son fils. Il avait voulu absolument rentrer dans la capitale sous des auspices heureux ; mais retardé par la



foule amassée sur son passage et par les félicitations des troupes et des généraux accourus au devant de lui, il ne put arriver à Paris qu'à neuf heures du soir.

Aussitôt qu'il eût mis pied à terre, on se précipita sur lui : mille bras l'enlevèrent en triomphe. Rien n'était plus touchant que la réunion confuse de cette foule d'officiers et de généraux qui s'étaient précipités dans la cour des Tuileries sur les pas de Napoléon.

Ils oubliaient la majesté du lieu pour s'abandonner sans contrainte au besoin d'épancher leur joie et leur bonheur.

L'empereur était dans le ravissement. Jamais on ne le vit aussi prodigue de marques d'amitié. Les discours se ressentaient de l'agitation de son cœur ; les mêmes mots lui revenaient sans cesse à la bouche ; mais, malgré son trouble extrême, il savait encore trouver des

paroles de reconnaissance pour chacun. Ce fut encore une bien heureuse soirée que celle-là : soirée d'espoir, de bonheur et de paix ; soirée où l'on forma de nobles projets, où l'avenir se colora d'un riant azur.

Mais alors, pourquoi donc, lorsque cette foule bourdonnante se fut écoulée, et que le palais eut retrouvé un peu de calme après les émotions de cette impérissable journée, disons-nous, l'empereur, le corps penché sur la balustrade d'une des fenêtres de la salle du trône, avait-il un visage si pensif et des regards si rêveurs ?

C'est, sans doute, parce que, à côté de l'extrême joie, Dieu a placé de vagues pressentiments pour rappeler à l'homme que tout bonheur ici-bas est éphémère, et avertir Napoléon par une lointaine intuition que la pourpre des Tuileries était voisin de la tombe de Saint-Hélène.

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON



NAPOLEON OUVRANT LE CHAMP DE MAI

L'étranger à l'homme sur la banquette devant lui — N'auriez pas l'obligeance de demander à votre femme d'ôter son chapeau ? Je ne puis voir la scène du tout.

L'homme sur la banquette — Demandez lui vous-même ; je n'ai pas la hardiesse.

Fragment de conversation 20e siècle :
Penoute — Comment, mais ce n'est pas là le même habit que vous aviez hier, n'est-ce pas ?

Phinoute — Non. Ma sœur est sortie avec par mégarde — pipe, sac à tabac, et tout, celui-ci c'est le sien !..

Ce qu'on appelle gagner du temps, en politique, c'est souvent en perdre.

A. DE BROGLIE.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
ESTOMAC.

SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00
SIX BOITES, " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance :

L. A. BERNARD

1882, rue Ste-Catherine, Montreal

Le plus Vite, Le Meilleur.

Lorsqu'il s'agit de choisir entre deux méthodes également sûres.

Recouvrer la santé est souvent retardé, après qu'une méthode de traitement a été adoptée, jusqu'à ce que la question des dépenses ait découragé le patient et rendu la convalescence encore plus lente.

Dans le cas de **FAIBLESSE FEMININE**, l'abattement est un symptôme marqué et aucune forme de traitement qui y contribue ne sert qu'à l'aggraver.

Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre

Pour Femmes

Pales et Faibles

Sont si prompts dans leur effet que le patient est encouragé dès le début. Une sensation de légèreté, résultant de nerfs plus forts et d'un sang enrichi, crée l'espérance qui aide à recouvrer la santé. Le coût comparativement minime de ce remède et ses propriétés curatives si rapides en provoquent une demande énorme.

Celles qui souffrent de **FAIBLESSE FEMININE** sont nombreuses, mais le nombre en est diminué par ce remède sûr.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine

Dépt. Médical, B. P. 2,306, - - - Montréal.

LA REVUE CANADIENNE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES.

Chaque livraison est illustrée de nombreuses et belles gravures.

La REVUE CANADIENNE embrasse dans son programme toutes les manifestations de notre littérature nationale dans le domaine de la religion, de la philosophie, de l'histoire, de la littérature et des beaux-arts. A côté d'articles sérieux elle publie des romans et des nouvelles toujours empreints d'une idée de haute morale. Une chronique très alerte tient au courant des événements remarquables dans la politique, l'histoire, le mouvement social du Canada et des autres pays. La REVUE CANADIENNE est par excellence la revue de la famille. Ajoutons que par le charme des gravures dont chacune de ses livraisons est ornée elle constitue en même temps qu'un plaisir pour l'esprit une récréation pour les yeux, inspirant en même temps l'amour du bien et du beau.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour le Canada **\$2.00** PAR ANNEE.
et les Etats-Unis :

Tous les abonnements commencent avec le numéro de Janvier de chaque année.

DEMANDEZ UN NUMÉRO SPÉCIMEN.

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

Editeurs de la REVUE CANADIENNE.

LIBRAIRIE G. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 et 258 Rue Saint-Paul, Montréal.

LIVRES POPULAIRES

ET

OUVRAGES DIVERS.

On peut aussi trouver ces ouvrages chez les Libraires et dans les Dépôts de journaux du Canada et des Etats-Unis.

Méthode pour réciter le saint Rosaire.....	0 03
Méthode pour réciter le saint Rosaire, avec gravures.....	0 06
Petit mois de saint Joseph.....	0 05
Petit mois du sacré Cœur de Jésus.....	0 05
Le Petit Catéchisme de Québec, non illustré.....	0 05
Le Petit Catéchisme de Québec, illustré de 37 gravures.....	0 10
Tableau-Catéchisme, contenant la doctrine et la morale chrétienne EN IMAGES, composé par le R. P. Lacombe, O.M.I., missionnaire, pour l'instruction des sauvages, des enfants et des personnes ne sachant pas lire. Ce beau tableau mesure 24 pouces sur 36. Il est imprimé en couleurs sur beau papier fort. Le texte explicatif est en français et en anglais.....	0 25
N.B.—A cause de son format le <i>Tableau-Catéchisme</i> ne peut être expédié par la poste, que plié. Pour les Etats-Unis il est sujet aux droits de douane sur les gravures.	
Cantiques des Missions ou Recueil de prières et de cantiques, relié.....	0 30
Bible illustrée (petite), ou récits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, par Mgr Bourquard, orné de 140 gravures, cartonné.....	0 45
Miroir (le) des âmes, ou exposition des différents états des âmes par rapport à Dieu, conformément à la réalité ou aux idées allégoriques de la foi, à l'usage de tous ceux qui désirent leur salut ou qui veulent contribuer à celui des autres, avec gravures, relié.....	0 60

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

La Forêt de Bondy, roman.....	0 25
Histoire de Montferrand. Edition sans portrait.....	0 25
Manuel de phrases françaises et anglaises, pour apprendre la conversation anglaise.....	0 25
Nos hommes forts, par A. N. Montpetit.....	0 25
Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre.....	0 25
Répertoire Verande, chansons comiques, avec musique.....	0 25
Secrétaire universel, (le), contenant des lettres de bonne année et de fêtes, de compliments, de condoléance, de félicitation, de remerciement, de reproche, d'excuse, de recommandation, de demande, de conseil, d'affaires et de commerce, lettres d'amitié et de mariage, avec des instructions sur chaque sorte de lettres; la correspondance avec le gouvernement, des formules d'actes sous seing privé, avec des instructions sur ces actes, etc., etc.....	0 25
Le Siège de la Rochelle, ou le malheur et la conscience, par M ^{me} de Genlis.....	0 25
Vie de Napoléon Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages.....	0 25
Vies brisées, roman, par Jules Mary.....	0 25
Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther.....	0 15
Vaillante, par Jacques Vincent.....	0 15
La Neuvaïne de Colette, par Jeanne Schultz.....	0 15
Aurette, par Henry Gréville.....	0 15
Jean de Kerdrén, par Jeanne Schult.....	0 15
Une Folie, par Jeanne Mairet.....	0 15
Disparu, par Albert Delpit.....	0 15
L'Assassin, par J. Lermina.....	0 15
Une Rencontre, par Louis Fréchette.....	0 15
La Peau du Lion, par Ch. de Bernard.....	0 15
Le Secret de l'abbé Césaire, par L. de Tinseau.....	0 15
L'Ombra, par A. Gennevraye.....	0 15
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.....	0 15
Le Million du Père Raclot, par E. Lichebourg.....	0 15
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.....	0 15
Le Péché de Madeleine, par Mme Caro, suivi de le Chant du Cygne, par G. Ohnet.....	0 15
La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.....	0 15
Un Crime mystérieux, par Bochet.....	0 15
La Femme de mon fils, par D'Arthey.....	0 15
Ma Belle-Mère, roman.....	0 15
Marie ou la Corbeille de fleurs, par Schmid.....	0 10
Geneviève de Brabant, par Schmid.....	0 10
Itha, comtesse de Toggenbourg, par Schmid.....	0 10

LIVRES POPULAIRES ET OUVRAGES DIVERS

Le Jeune Henri, suivi de la Colombe, par Schmid.....	0 10
Agnès, ou la petite joueuse de luth, par Schmid.....	0 10
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, par Schmid.....	0 10
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, par Schmid.....	0 10
L'Ami des Salons, par Mlle L. Nitouche. Questions et réponses. —Langages des amoureux.—Emblèmes des couleurs.—Physiologie des tempéraments.—A propos de politesse.—Amusements des salons.—Pour rire, etc., etc.....	0 10
Véritable Guide des jeunes Amoureux : Lettres, compliments, conversations, poésies, etc.....	0 10
La Science du vieux Diseur d'horoscopes.....	0 10
Le Roman d'un crime, par Etienne Marcel.....	0 10
La Vengeance du Fiancé, par Jules Mary.....	0 10
Le Roman d'une jeune fille pauvre, par Elisa Gay.....	0 10
L'Almanach du Peuple illustré. Renseignements utiles.—Recettes.—Histoires récréatives, etc.....	0 05
Syllabaire des Ecoles Chrétiennes.....	0 05
La seule et vraie Clef des songes, par un vieux rêveur.....	0 05
Conte des Fées, par Perrault : Le Petit-Poucet.—La Barbe-bleue.—Cendrillon.—Le chat-botté.—Le petit Chiaperon rouge.—Peau-d'âne.—La Belle au bois dormant, etc.....	0 05
Conte des Fées, par Mme d'Aulnoy : La Belle aux cheveux d'or.—L'Oiseau bleu.—La chatte blanche.....	0 05
Conte des Fées, par Mme Leprince de Beaumont : La Belle et la bête.—Le prince chéri.—Les princes Fatalet Fortuné.—Le prince charmant.—Aurore et Aimée, etc.....	0 05
L'adin ou la lampe merveilleuse.....	0 05
Histoire du Juif-Errant, suivie de la Complainte du Juif-Errant.....	0 05
Histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs exterminés par un esclave, suivie de l'histoire du Petit Bossu et d'autres contes.....	0 05
Geneviève de Brabant.....	0 05
Histoire de Jean de Calais.....	0 04

NOUVELLE-ÉDITION :

TABLEAU-CATÉCHISME

composé par le R. R. LACOMBE, missionnaire

ET DESTINÉ A ENSEIGNER LA RELIGION

aux sauvages, aux jeunes enfants et aux personnes ne sachant pas lire.

Bon tableau de 24 x 36 pouces. Imprimé en couleurs. Texte explicatif en français et en anglais.

PRIX 25 CTS.